AUDIO
Écoutez des extraits de nos critiques de CD sur **cyberpresse.ca/disques**

DOSSIER
Consultez notre dossier traitant de musique brésilienne sur **cyberpresse.ca/bresil**

SÉPARÉS À LA NAISSANCE
Voyez les ressemblances entre les vedettes sur **cyberpresse.ca/separes**

ARTS ET SPECTACLES

25E GALA ARTIS
UNE ANNÉE CHARNIÈRE
PAGE 4

ANDRÉ SAUVÉ
UN MÉTIER DE FOU
PAGE 24

MUSIQUE NOUVELLE
L'ÉRUPTION BRÉSILIENNE
PAGES 22 ET 23

Kassin

ET VIAN ! DANS LA GUEULE

JOUER AU PIED LEVÉ

Un acteur qui se retire d'une production à quelques semaines de la première, ce n'est pas fréquent. Pierre Lebeau a dû s'y résoudre et abandonner le premier rôle qu'il devait tenir dans la prochaine production du TNM. Marc Béland a accepté de le remplacer au pied levé, ajoutant son nom à la courte de liste à ces acteurs qui osent relever ce genre de défi.

NOS JOURNALISTES SYLVIE ST-JACQUES ET ALEXANDRE VIGNEAULT S'INTÉRESSENT À CES «PLANS B» EN PAGES 2 ET 3.

GRAPHISME ET PHOTOMONTAGE CATHERINE BERNARD, LA PRESSE

Carl Béchard, metteur en scène de *Et Vian ! dans la gueule*, et Marc Béland, dans le rôle du général Audubon.

PHOTOS BERNARD BRAULT, LA PRESSE

PLAN «B» POUR BÉLAND

Trois petites semaines avant la première de *Et Vian ! dans la gueule*, qui prend l'affiche mardi au TNM, le metteur en scène Carl Béchard a dû changer l'acteur qui devait tenir le premier rôle. Son « plan b » ? Marc Béland, qui a remplacé au pied levé Pierre Lebeau dans le rôle du général Audubon. Une situation exceptionnelle, un sujet délicat.

ALEXANDRE VIGNEAULT

Au début du mois d'avril, quand Marc Béland a reçu un coup de fil de Carl Béchard, sa première réaction a été de se demander sur quoi travaillait le metteur en scène. Ah oui ! Vian ! L'instant d'après, il devinait l'objet de cet appel. « Je me suis dit qu'il devait y avoir un problème », raconte le comédien.

En effet, et ce n'était pas une broutille : sur l'avis de son médecin, Pierre Lebeau, qui devait tenir le premier rôle dans *Et Vian ! dans la gueule*, était forcé de se retirer. La nouvelle a été officialisée quelques jours plus tard. Le 8 avril, un communiqué diffusé par le TNM confirmait que « pour des raisons de santé », l'acteur devait abandonner une production dont il était le visage. C'est encore lui qu'on voit sur l'affiche placardée partout en ville, d'ailleurs.

Ce que le communiqué ne raconte pas, c'est le casse-tête logistique et surtout émotif qu'un tel changement implique. Pierre Lebeau n'est certes pas le premier acteur à devoir être remplacé peu avant une première. Le rôle de « plan b », il le connaît d'ailleurs très bien, pour avoir dépanné plus

HISTOIRES DE REMPLAÇANTS

Le théâtre est le lieu de tous les imprévus, c'est connu. Mais parfois, il peut arriver qu'une tuile précède l'entrée en salle. Un acteur, pour une raison ou une autre, se trouve incapable de monter sur les planches. Qu'est-ce qu'on fait ? On annule tout ? Non. On s'ajuste. On le remplace. « *The show must go on.* » Retour sur quelques fameuses histoires de « remplaçants » du petit monde du théâtre québécois.

SYLVIE ST-JACQUES

Le comédien Vincent Bilodeau roulait sur le pont Champlain, en direction des Cantons-de-l'Est, quand il a appris le décès de son ami Jean Besré. Bilodeau savait bien que dans quelques semaines (en avril 2001), son ami allait monter sur la scène de La Licorne. Mais quand la radio lui a appris la terrible nouvelle, il n'avait aucune idée de l'étrange destin qui l'attendait : Bilodeau allait jouer le rôle laissé derrière par Besré, dans la pièce *L'affaire Dumouchon*, de Lise Vaillancourt.

« La première pensée qui m'a traversé l'esprit a été « mon Dieu, personne ne va le remplacer. Et s'ils décident de le faire, son remplaçant aura de grands souliers à remplir », raconte Vincent Bilodeau. *L'affaire Dumouchon* était un projet intime piloté depuis un an par Martin Faucher. L'équipe a décidé d'aller de l'avant avec la pièce, par respect pour le travail accompli.

« Quand Martin Faucher m'a téléphoné, j'ai été à la fois estomaqué et touché. Mes horaires étaient compliqués. Je faisais une tournée, je jouais dans *24 poses* et je préparais des spectacles pour La Licorne et le théâtre d'été. Je ne suis vraiment pas quelqu'un d'ésotérique, mais par un concours de circonstances incroyables, tout a fonctionné et les choses se sont placées comme dans un puzzle », poursuit l'acteur. Vincent Bilodeau se rappelle la grande charge émotive qui habitait les membres de la production, qui tous l'ont accueilli à bras ouverts. « On sentait avec nous la présence constante de Jean. »

Le remplaçant remplacé

Marc Béland, dans *Et Vian ! dans la gueule*, remplace Pierre Lebeau, un acteur qui en connaît un bout sur l'art d'endosser un rôle destiné à un autre.

Le metteur en scène Denis Marleau, complice de longue date, rappelle que Lebeau a toujours excellé dans la fonction de « plan B. » À la fin de l'été 2006, à quelques semaines de la première de *La fin de Casanova*, c'est vers le colossal comédien que le directeur du Théâtre Ubu s'est tourné. Lebeau a accepté le périlleux défi de prendre le relais de Gabriel Gascon, pour la production qui ouvrait la saison d'Espace Go.

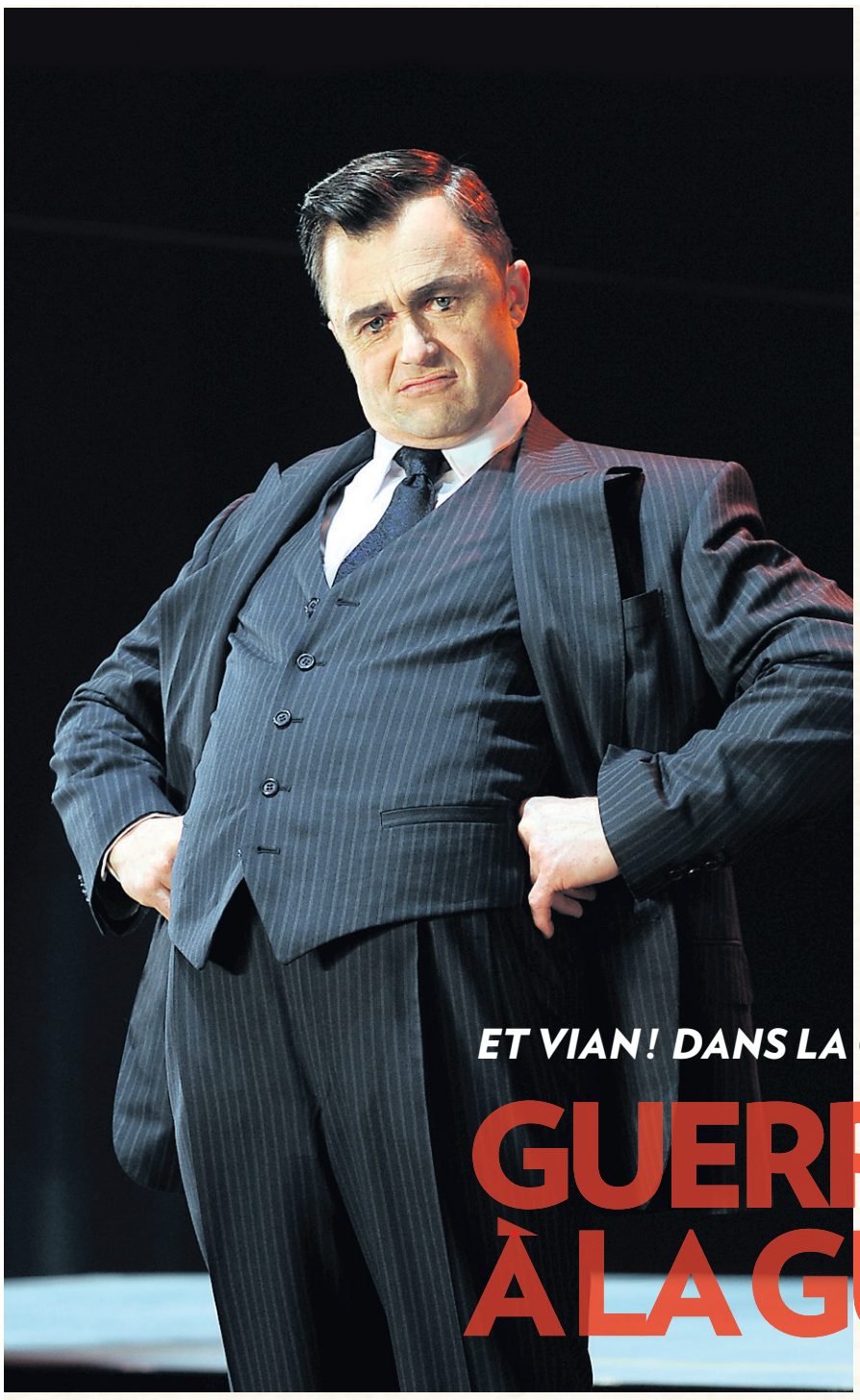
« Pierre s'est vite attelé à l'apprentissage du texte de Marina Tsvetaïeva, qui est une partition très compliquée. Acteur hors norme doté d'une mémoire phénoménale, il a apporté une nouvelle énergie au projet.

La collaboration vieille de plus de 20 ans entre Marleau et Lebeau a d'ailleurs pris naissance lors d'un remplacement. « C'était en 1988, lors de la tournée européenne de *Merz Opéra*. Pierre remplaçait alors Pierre Chagnon. On s'est senti en connivence, sans trop se connaître. »

En 1994, lors de la création de *Woyceck* au Théâtre national de Bruxelles, Denis Marleau était privé de son acteur principal Éric Firenz, tombé subitement malade. « Le jour de mon arrivée

Pierre Lebeau dans *La fin de Casanova*

PHOTO ARCHIVES LA PRESSE



ET VIAN ! DANS LA GUEULE

GUERRE À LA GUERRE

ALEXANDRE VIGNEAULT

Avant même la première, *Et Vian ! dans la gueule* a une histoire. Ses racines se trouvent en effet dans un spectacle coiffé du même titre qui a été présenté il y a 15 ans au théâtre La Chapelle. Carl Béchard dirigeait alors un groupe de jeunes comédiens rassemblés sous le nom de Groupe Audubon (Patrice Dubois, actuel codirecteur du PàP, en faisait partie) dans un collage similaire de textes et de chansons de Boris Vian.

Et Vian ! dans la gueule, tel qu'il sera présenté au TNM, ne constitue pas une reprise de ce spectacle. Carl Béchard parle plutôt de relecture. « Le tiers des textes diffère », estime-t-il. La colonne vertébrale du collage demeure *Le goûter des généraux,* texte auquel il a ajouté, en contrepoint, des extraits de la nouvelle *Les fourmis*.

« Il y a aussi d'autres textes, chansons et poèmes qui sont dans la veine antimilitariste, ou violemment pro civil comme le dit Boris Vian », précise le metteur en scène, qui considère comme un « luxe » d'avoir la possibilité de replonger dans ce spectacle 15 ans plus tard. « On se rapproche d'une lecture plus mûre de Boris Vian », croit-il.

Et Vian ! dans la gueule, version 2010, ne condamne pas les soldats comme pouvait le faire celle de 1995. Alors qu'avec le Groupe Audubon, ils avaient pris le parti de transformer les personnages en marionnettes du pouvoir, Carl Béchard estime aujourd'hui que c'est au public de décider si les militaires montrés dans le spectacles sont à la botte du pouvoir financier et politique.

L'approche moins radicale tient entre autres au contexte. En 1995, les guerres qui pouvaient servir de référence étaient lointaines (la première guerre du Golfe, notamment, dans laquelle ne Canada n'était pas engagé). En 2010, Carl Béchard et sa distribution de haut niveau (outre Marc Béland, elle comprend Sylvie Drapeau, Pascale Montpetit, Pierre Chagnon, Emmanuel Bilodeau et plusieurs autres) prennent la parole dans un pays dont l'armée, longtemps considérée comme un gendarme de la paix, est devenu un « agresseur ».

« Le fait que certaines familles soient touchées dans leur chair m'incite à y réfléchir à deux fois avant de condamner, admet le metteur en scène. L'empathie pour les soldats qui reviennent est plus grande, plus réelle, mais la condamnation de la guerre demeure.

« Ce qui est dénoncé, insiste-t-il, c'est cette attitude, ce manque de culture et ce manque de maturité des gens qui prennent des décisions impliquant des nations et qui envoient des gens se faire tuer. » Carl Béchard ne veut toutefois pas seulement y voir une critique, mais aussi l'idée de la promotion du bonheur. « La guerre empêche l'amour et le bonheur, fait-il remarquer, il y a aussi ça dans le spectacle. »

***Et Vian ! dans la gueule*, du 27 avril au 22 mai au TNM.**

d'une fois le metteur en scène Denis Marleau (voir texte ci-dessous). La vieille complicité entre Carl Béchard et lui rendait toutefois la situation particulièrement délicate.

« Pierre est un ami, c'est ce qui est dur, admet le metteur en scène, qui a beaucoup joué avec lui au tournant des années 90 dans des spectacles du Théâtre UBU. Il était difficile pour moi de me rendre compte que je devais inciter Pierre à prendre cette décision-là. Par amitié et par responsabilité pour le show. Et lui, par amitié, ne voulait pas me faire ça. »

« Tout s'est mis en place assez facilement, raconte Marc Béland. Je me sentais vraiment comme un pompier volontaire. »

« Des deux côtés, ils se sont rendu compte que c'était la solution », précise toutefois Marcel Hubert, l'agent de Pierre Lebeau, Carl Béchard… et Marc Béland. La grande fatigue de Pierre Lebeau, qui a eu un horaire chargé au cours des deux dernières années (en raison de *Paradis perdu,* notamment), se manifestait déjà en répétition. L'acteur, pourtant réputé pour sa mémoire phénoménale, avait de la difficulté avec son texte. Sans compter que *Et Vian ! dans la gueule* sera un spectacle très physique.

Pompier volontaire

Que Marc Béland soit disponible pour jouer le général John James Audubon de la Pétaradière-Frenouillou était « inespéré », selon Carl Béchard. Sept semaines de répétitions avaient déjà eu lieu, mais il en restait quand même trois. Le costume conçu pour Pierre Lebeau pouvait encore être ajusté à la taille de Marc Béland. « Tout s'est mis en place assez facilement, raconte le comédien. Je me sentais vraiment comme un pompier volontaire. »

Sauter dans un train déjà en marche ne le trouble pas outre mesure. « La forme du cabaret poétique fait que c'est la parole qui est mise de l'avant, ce n'est pas psychologique, il n'y a pas de travail intérieur qui demande beaucoup de mise en état ou de préparation, souligne-t-il. Il y a ce côté immédiat de la prise de parole auquel j'ai accès assez facilement et qui me plaît beaucoup. »

Carl Béchard confirme que la forme du spectacle, qui est un collage de textes, de poèmes et de chansons de Boris Vian, joue en faveur de tout le monde dans la situation actuelle. Que Marc Béland n'ait ni le physique, ni la voix, ni la même énergie que Pierre Lebeau ne provoque donc pas de changement fondamental dans le ton du spectacle. Les choses n'auraient peut-être pas été aussi simples s'il avait dû remplacer un Roméo ou une Juliette dans un Shakespeare.

D'avoir Marc Béland dans son équipe constitue « une très belle » conclusion à un épisode délicat, selon Carl Béchard. « Il possède une énergie inspirante et il est un modèle de travail. Il n'est pas le seul, il y en a d'autres dans le groupe, mais il est important que le rôle principal soit un modèle et porte l'esprit du spectacle. »

au théâtre, un billet du médecin m'attendait. » Le soir même, il appelait Pierre Lebeau qui lui a dit oui. Le lendemain, l'acteur prenait le premier vol pour Bruxelles. Mais, ironie du sort : Lebeau se retrouve à son tour à l'hôpital, victime d'une crise d'appendicite. Grâce à son incroyable force de récupération, il a repris les répétitions le surlendemain de son opération.

Et tiens, un autre clin d'œil du destin : devinez qui défendait à son tour Woyceck à l'Usine C, en mars dernier ? Marc Béland !

Remplacer par amitié

Par solidarité pour Paul Ahmarani et René Daniel Dubois, le mime et comédien Jean Asselin a renoncé à ses vacances pour remplacer son camarade Paul Ahmarani dans *Kean*, au TNM en septembre 2002. « J'étais flatté, en quelque sorte, qu'on me demande d'assumer un rôle de cette ampleur. »

Le nom de Marie-France Lambert se trouve aussi sur la prestigieuse liste de ces « plans B » débarqués en héros à quelques semaines d'une première. En 2003, elle a reçu un coup de fil de Paul Buissonneau, qui lui demandait de prendre la relève de Sylvie Drapeau pour le rôle de Magdelon dans *Les précieuses ridicules* au TNM.

« Sylvie est une actrice que j'aime beaucoup. C'était un honneur de reprendre le flambeau », évoque la comédienne, qui se souvient de la nervosité l'ayant envahie avant de monter sur les planches. « Valérie Blais et moi étions derrière les rideaux. Quand j'ai vu la foule dans la salle, je me suis demandé « qu'est-ce que je fais ici ? » Philosophe, Marie-France Lambert rappelle d'ailleurs que le théâtre, « c'est savoir se virer sur un 10 cennes ! »

Marie-France Lambert dans *Les précieuses ridicules*

PHOTO MARTIN TREMBLAY, LA PRESSE

MONTRÉAL

ARTS ET SPECTACLES **TÉLÉVISION**

La clique du canal 10

HUGO DUMAS
CHRONIQUE

Depuis deux ou trois ans, le jeu des prédictions n'avait plus rien d'amusant: si une vedette de TVA concourait dans une catégorie du gala Artis, automatiquement et inévitablement, elle repartait avec la précieuse statuette dorée sous sa chemise Philippe Dubuc/Marie Saint Pierre.

C'était le gala de TVA fabriqué par TVA pour la bande de TVA. La clique du canal 10, finalement. Pour le 25e anniversaire de cette cérémonie que célébreront demain soir les Grandes Gueules, le « vrai réseau » testera l'efficacité du tout nouveau système de vote ayant servi à couronner les chouchous des téléspectateurs québécois.

Les résultats d'habitude si prévisibles changeront-ils drastiquement maintenant que les coupons imprimés sur des napperons Tim Hortons et publiés dans *Le Journal de Montréal* ont été éliminés? Grosse question. Et les Véronique Cloutier, France Beaudoin ou Patrice L'Ecuyer détrôneront-ils des gros noms associés au groupe Quebecor?

Enfin, un peu de suspense. Car les gagnants qui monteront demain sur le podium auront été déterminés par un vaste sondage web et téléphonique que Léger Marketing a mené auprès de 6000 francophones.

En implantant ce mode de sélection, TVA élimine en partie le biais et l'impression de favoristime qui englobaient les têtes d'affiche associées à ses émissions phares. Un geste qui l'honore et qui démontre que les journalistes ont bien fait de râler, même si la chaîne numéro un au Québec n'a jamais admis publiquement que l'ancien système des Artis poussait pas mal plus pour un camp que pour l'autre.

Le but de tout ce chambardement est, on l'espère, d'orchestrer une vraie fête populaire qui récompensera les préférés du petit écran sans égard à leur appartenance à un poste dit ennemi de celui qui concocte le gala Artis. Entre vous et moi, cette guerre des réseaux, ça devient de plus en plus lourd et oppressant.

Bien sûr, TVA récoltera plusieurs trophées demain, car c'est la station la plus regardée au Québec. Mais qu'elle ramasse tout, tout, tout, ce serait bien étrange. Oui, ses parts de marché impressionnent, environ 25% de l'écoute totale pour la deuxième semaine d'avril, selon BBM. Reste que ses concurrents en obtiennent tout de même 75%, soit le triple. Le problème, c'est que cette écoute s'éparpille sur plusieurs chaînes: SRC (14%), V (7%), RDS (7%) et Super Écran (4,6%), ce qui affaiblit leur force de frappe.

Personnellement, j'ai bien hâte de voir si l'ordre télévisuel mondial basculera au Monument-National dans 24 heures. Est-ce que cet immense sondage de Léger Marketing accouchera de résultats mieux collés sur les goûts réels du public? Selon Christine Melançon, vice-présidente de la firme de recherche et marketing Ipsos Descarie, « la popularité d'une vedette se mesure très bien par un sondage web ». « En plus, dans ce type de sondage sur l'internet, on peut y insérer des images. Comme ça, les gens sondés savent exactement de qui il s'agit et ne peuvent pas mélanger deux personnes ayant des noms similaires », enchaîne-t-elle.

J'ai bien hâte de voir si l'ordre télévisuel mondial basculera au Monument-National dans 24 heures.

Pour Jean-François Dumas, président d'Influence Communication, courtier en analyse et information médiatique, une star québécoise qui a multiplié les apparitions à la télévision dans les six derniers mois décuple ses chances de remporter un Artis. Oubliez les articles dithyrambiques de journaux ou les portraits flatteurs dans les magazines, c'est la télé et uniquement la télé qui façonne l'opinion publique. « N'importe quel artiste qui aura fait beaucoup de télé a de fortes chances de *scorer* plus fort. La télé est le média d'impact le plus dévastateur. La télévision a rendu le monde complètement fou pendant l'épisode de la grippe H1N1 », rappelle-t-il.

Et si un artiste a connu ses heures de gloire médiatique l'été dernier, pas la peine de se gribouiller un discours de remerciement . « On oublie très rapidement. Et on vit dans une époque de consommer-jeter. Les stars se font et se défont très rapidement », rappelle Jean-François Dumas d'Influence Communication.

Je lévite

Avec le CD *Interpreting the Masters Vol. 1* de The Bird and the Bee. Imaginez Feist qui reprend les plus grands tubes de Hall & Oates comme *I Can't Go for That*, *Kiss On My List* ou *Private Eyes*. C'est mignon comme tout, rigolo, coquin et ça s'écoute bien sur une terrasse éclaboussée de soleil.

Je l'évite

Le français à *Call-TV*. Vraiment, c'est atroce. Une grande écran, vraiment? Din fois, din fois ça marche pas, tsé. Au secours. La SRC pourrait-elle leur prêter son ayatollah?

Pour joindre notre chroniqueur: **hdumas@lapresse.ca**

25E GALA ARTIS / Les Grandes Gueules

Une année charnière

Les Grandes Gueules sont soulagées: la 25e présentation du Gala Artis, demain à 20h à TVA, pourrait représenter un tournant et les tenir loin de toute polémique lundi matin, au lendemain de la soirée. La décision du diffuseur de retirer les boîtes de votes des commerces et de prendre directement contact avec 6000 personnes pour effectuer le sondage risque en effet d'éloigner les suspicions sur la liste des gagnants.

RICHARD THERRIEN
LE SOLEIL

Manifestement, la suprématie gênante de TVA depuis que le vote s'effectuait de manière volontaire chez Tim Hortons, dans les journaux de Quebecor et par l'nternet provoquait un malaise chez le duo d'humoristes. « Quand nous avons discuté pour une deuxième année à l'animation, ça faisait partie des discussions avec le réseau. La dernière chose dont on a envie, c'est d'avoir à parler de controverse dans les journaux », admet José Gaudet.

Plus encore, son camarade Mario Tessier souhaite que cette nouvelle méthode change considérablement la liste des gagnants. « J'aimerais que ça donne un rayonnement sur plusieurs stations. Déjà, Radio-Canada a une nomination de plus. Dans un gala, on veut des moments d'émotion, et ce changement-là pourrait en créer plusieurs. »

Autre nouveauté qui enthousiasme les Grandes Gueules: la décision de dévoiler les nominations des deux catégories les plus importantes, les prix Artis de la personnalité féminine et de la personnalité masculine, le soir même du gala. « On ne les connaît pas encore nous-mêmes, et les artistes vont apprendre en direct dans la salle qu'ils sont en nomination », affirme Mario Tessier.

Le public, lui, pourra élire ses deux préférés par téléphone et par l'nternet, durant le gala. « Si le gagnant est quelqu'un qu'on n'attendait pas, c'est tant mieux, c'est ce qu'on veut, on prie tous pour ça. »

Les Grandes Gueules souligneront bien entendu les 25 ans du Gala Artis en revenant sur des moments marquants, notamment par une introduction flamboyante, promet Mario Tessier. « Je n'en reviens pas qu'on ait pu réunir tous ces gens-là en deux jours de tournage. Il y a des monuments de télévision là-dedans avec qui nous avons eu la chance de travailler. Ma mère va être très fière de moi dimanche! »

José Gaudet et Mario Tessier, qui ont pris une semaine de congé à la radio pour se consacrer entièrement au gala, apprécient énormément de démontrer qu'ils peuvent, oui, faire rire l'auditoire, mais aussi créer des moments d'émotion. À preuve qu'ils souhaitent accorder une large part aux artistes en nomination, ils ont choisi de ne sortir aucun de leurs personnages de la radio demain, contrairement à l'an dernier.

« Il y a des monuments de télévision là-dedans avec qui nous avons eu la chance de travailler. Ma mère va être très fière de moi dimanche! » – Mario Tessier

Encore cette année, on tentera de représenter le mieux possible tous les réseaux confondus, notamment dans des sketchs dans lesquels apparaîtront Gaudet et Tessier. Le duo ne nie pas que certaines invitations donnent lieu à des négociations serrées avec les diffuseurs. « Des fois, c'est un peu *tough*. À Radio-Canada comme à TVA, ils peuvent être réticents, ils ont peur. Tout le monde protège ses artistes », avoue José Gaudet.

Forts d'une première expérience louangée par la critique, Les Grandes Gueules ont quand même été mises à l'épreuve l'an dernier quand un numéro de Véronic DiCaire a mal commencé en raison d'un problème technique. « C'est là que notre côté cabotin est ressorti. Ils nous ont littéralement poussés sur la scène pour faire du temps », se souvient Mario Tessier. « Ça s'est passé tellement vite que je n'ai pas eu le temps d'être nerveux », ajoute José Gaudet.

Les Grandes Gueules restent convaincues d'avoir hérité du plus beau gala québécois. « Parce que c'est le public qui décide, il n'y a pas de chicanes de l'industrie », considère José Gaudet. « Les artistes arrivent là sans pression, pour s'amuser », poursuit Mario Tessier.

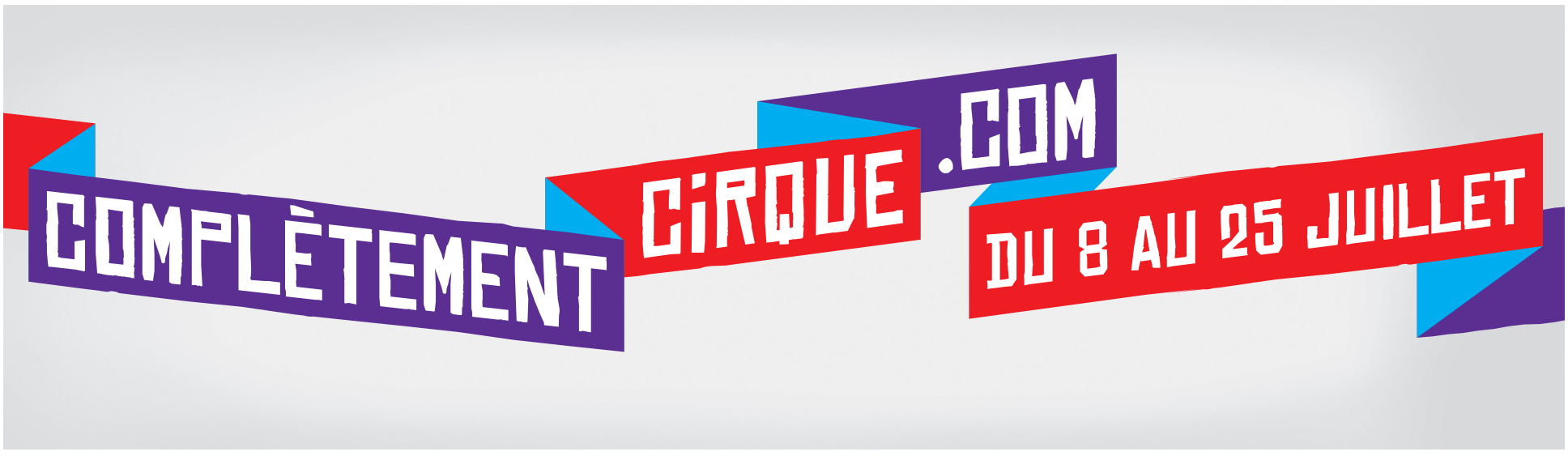
Les animateurs se demandent comment leur gala pourrait durer moins de trois heures demain soir, même qu'il pourrait défoncer l'heure prévue, notamment en raison du 25e anniversaire. « Quand on fait un numéro, c'est toujours pour faire avancer le gala vers la prochaine catégorie. Ça nous a bien servis l'an dernier », croit José Gaudet. En 2009, le Gala Artis a rassemblé 1 845 000 téléspectateurs, contre 1 076 000 pour *Tout le monde en parle* à Radio-Canada. Parmi les présentateurs de trophées cette année, mentionnons Bernard Derome, François Morency, Gregory Charles, Hélène Florent, Éric Bernier et Rita Lafontaine.

Le Gala Artis sera précédé demain d'une émission spéciale sur le tapis rouge devant le Monument-National, diffusée dès 19h30 à TVA, avec Pénélope McQuade et Herby Moreau. Puis, lundi à 19h, le duo nous montrera tout ce qu'on n'aura pas vu la veille dans *Gala Artis en coulisses 2010*.

Les artistes de Radio-Canada et d'autres diffuseurs pourront-ils regagner la place qu'ils occupaient il n'y a pas si longtemps parmi la liste des gagnants au Gala Artis? Quelles chances ont réellement Céline Galipeau, Pascale Nadeau, Véronique Cloutier, Monique Mercure, Danielle Proulx, Guy Nadon, Marc Labrèche et Louis-José Houde de monter sur le podium?

PHOTO LA PRESSE CANADIENNE

José Gaudet et Mario Tessier animeront le gala Artis pour la deuxième année consécutive. Ils se réjouissent de la nouvelle façon de colliger les votes.



ARTS ET SPECTACLES

Oprah : diva, magnat, monstre

NATHALIE PETROWSKI
CHRONIQUE

« Pourquoi écrire une bio non autorisée sur Oprah ? Parce qu'elle est peut-être la femme la plus puissante du monde, qu'elle nous dicte quoi manger, quoi porter, quoi penser, quoi lire et pour qui voter. Compte tenu de son immense influence depuis plus de 25 ans, le grand public est en droit d'en savoir un peu plus sur une femme qui joue à la transparence, mais qui est bien plus secrète qu'on le pense. »

Ainsi parlait Kitty Kelley, l'auteur de la bio sur Oprah, l'autre matin à la télé. Depuis la parution de la brique de 445 pages, rappelons que la biographe est boudée par les plus importants animateurs des réseaux américains, des gens comme Larry King, David Letterman et Barbara Walters, qui ne veulent pas prendre le risque de contrarier leur « amie » Oprah en accueillant à leur émission une femme qui, selon certains, produit de la *kitty litter* : de la littérature en forme de litière à chat.

Si Kelley produit effectivement de la litière, disons au moins que c'est de la litière mieux écrite et mieux documentée que celle qu'on retrouve dans trop de bios non autorisées. Et puis, Kelley vient combler un vide creusé par Oprah elle-même, qui a récemment annulé la publication de sa propre autobiographie pour protéger son image. Reste que pour quiconque n'est pas une exégète d'Oprah, ne regarde pas son talk-show tous les jours à 16h depuis 25 ans, n'achète pas son magazine *O* avec sa photo en couverture tous les mois depuis dix ans et ne suit pas ses faits et gestes, le bouquin est un très bon résumé de l'ascension phénoménale d'une femme noire, née pour un petit pain dans un bled perdu du Mississippi (Kosciusko) en pleine ségrégation et qui, à 15 ans, rêvait déjà de devenir la femme noire la plus riche et la plus puissante de la terre. D'ailleurs, Ketty Kelley ne s'empêche jamais de célébrer l'énergie, le tonus, le cran, le courage et la grande générosité d'une femme partie perdante dans la vie et qui par la force de sa détermination est montée jusqu'au sommet.

Cette bio qui évoque le monstre d'égocentrisme qu'Oprah est devenue, me l'a rendue plus humaine et encore plus admirable.

En même temps, et c'est la nature du genre, Kelley revient sur les éléments les moins glorieux de la vie d'Oprah : sa naissance d'une mère trop jeune qui l'a régulièrement abandonnée et envoyée chez un père qui ne serait pas son vrai père. L'agression sexuelle d'un oncle alors qu'elle n'avait que 9 ans. Une vie sexuelle débridée à l'adolescence, émaillée de prostitution et d'une grossesse à 14 ans. La mort du bébé. Le secret dans lequel elle s'est emmurée. La trahison de sa demi-soeur junkie qui a vendu la mèche à un tabloïd. Son usage du crack et de la cocaïne et ses batailles sans fin avec son poids.

Mais ces révélations connues jouent en faveur d'Oprah et montrent quels cruels obstacles elle a dû surmonter. C'est plus tard, lorsqu'elle devient une vedette, une icône et un monstre sacré, que l'aspect monstrueux de son ego boursouflé émerge. Le récit du jour où elle s'est présentée à une boutique Hermès de Paris, qui était fermée pour une fête privée, est éloquent. La gérante, qui ne connaissait pas celle qui frappait contre la vitrine en gesticulant, a refusé de lui ouvrir. La pauvre ! Ce fut un des moments les plus humiliants de toute ma vie ! a tonné Oprah à l'émission où elle avait invité le président de Hermès pour se venger. Le plus humiliant ? Vraiment ?

Je n'ai jamais été une grande fan d'Oprah. Du moins pas celle qui a inventé la télé-poubelle et qui a institutionnalisé la victimisation. J'aime mieux celle qui a vendu Obama aux Américains et qui a remis les livres au goût du jour. Or, paradoxalement, cette bio qui décline ses failles et évoque le monstre d'égocentrisme qu'elle est devenue, me l'a rendue plus humaine et encore plus admirable. Quoi qu'en pense Oprah, en racontant sa vie en dents de scie, Kitty Kelley lui a rendu service.

Pour joindre notre chroniqueuse : **npetrows@lapresse.ca**

SÉRIE DVD

Glee – Season 1: Road to Sectionals

SONIA SARFATI

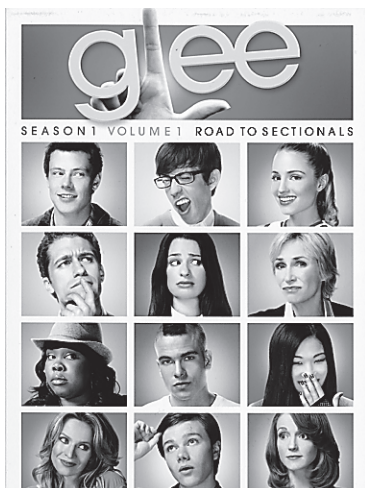
Glee, c'est le *feel-good tv show* par excellence. Et pas besoin d'être un fan fini des comédies musicales pour apprécier cette série où les personnages ne se mettent pas à chanter au détour d'une scène « parce que les mots ne suffisent plus » (oh ! le cliché), mais parce qu'ils sont en salle de répétition ou sur scène, nous offrant leur version – en voix et en chorégraphies – de succès plus ou moins contemporains.

Glee, c'est léger comme des bulles de champagne : ça monte à la tête et il ne faut pas s'étonner (outre mesure) de soudain se retrouver à chanter avec cette attachante bande de *losers*.

Parce qu'il en va ainsi des personnages de la série : ce sont les *rejects* d'une école secondaire américaine, qui s'inscrivent au club de *losers* par excellence, une manière de chorale dirigée par un prof qui rêve de brûler les planches.

Secondé par la conseillère en orientation qui a une phobie des microbes (!), il recrute la Miss Perfect coincée dans ses principes, le gai qui s'assume, la diva afro-américaine à la voix d'or, la punk timide qui bégaie, le nerd en fauteuil roulant, le joueur de football aux aspirations artistiques, quelques cheerleaders présentes par intérêt ou pour espionner – pour le compte de leur entraîneure (Jane Lynch, renversante dans la peau de cette intransigeante Sue Sylvester – les initiales « S.S. » ne sont pas là par accident !).

Grosso modo, c'est le *glee club*. Le pire du genre. Qui va tenter de se qualifier pour les finales de section. On suit ainsi leur évolution en 13 épisodes (en anglais, avec sous-titres anglais ou français), à travers des amourettes entre jeunes et moins jeunes (les premières, plus réussies que les secondes) et des numéros de production irrésistibles – sur des chansons telles *Don't Stand So Close to Me*, *Imagine* et autres *Jump*. L'équipe de football qui revisite la chorégraphie que Beyoncé a élaborée sur *Single Ladies*, c'est purement et simplement grand. Vous êtes prévenus.



GLEE 1
CRÉÉE PAR RYAN MURPHY, BRAD FALCHUK, IAN BRENNAN. AVEC LEA MICHELLE, MATTHEW MORRISON, JANE LYNCH.
★★★ ½

ARTS ET SPECTACLES **MUSIQUE**

PHOTO FOURNIE PAR CLAIRE FARAH

Arthur H revient à Montréal avec une formule simplifiée: lui seul sur scène. Il reprend l'essentiel de son album *Mystic Rumba*, tout aussi dépouillé.

ARTHUR H

Une *Mystic*

Avec la simplicité piano-voix, Arthur H n'en est pas à ses premières fréquentations. En 2002, il a déjà lancé un enregistrement public en soliloque et présenté plusieurs concerts de la sorte. Il remet ça en 2010 : une tournée suit la sortie de *Mystic Rumba*, soit 24 chansons réparties sur deux CD, pour la plupart enregistrées en solo.

ALAIN BRUNET

Les séances ont eu lieu cet hiver à La Fabrique de Saint-Rémy de Provence, soit dans un ancien moulin à huile reconverti en studio.

« Ça fait partie d'un mas rempli de fantômes très intéressants, explique Arthur. Ce mas a appartenu à un collectionneur de musique classique, on y trouve d'ailleurs la plus grosse collection de vinyles de musique classique d'Europe, et aussi une énorme collection de livres sur le cinéma. Vraiment un endroit magique. C'est un de ces lieux anciens où, dès que tu y mets les pieds, tu t'y sens bien physiquement. Les plafonds sont hauts, les pièces sont vastes… Un endroit vraiment loin du stress de la vie actuelle. »

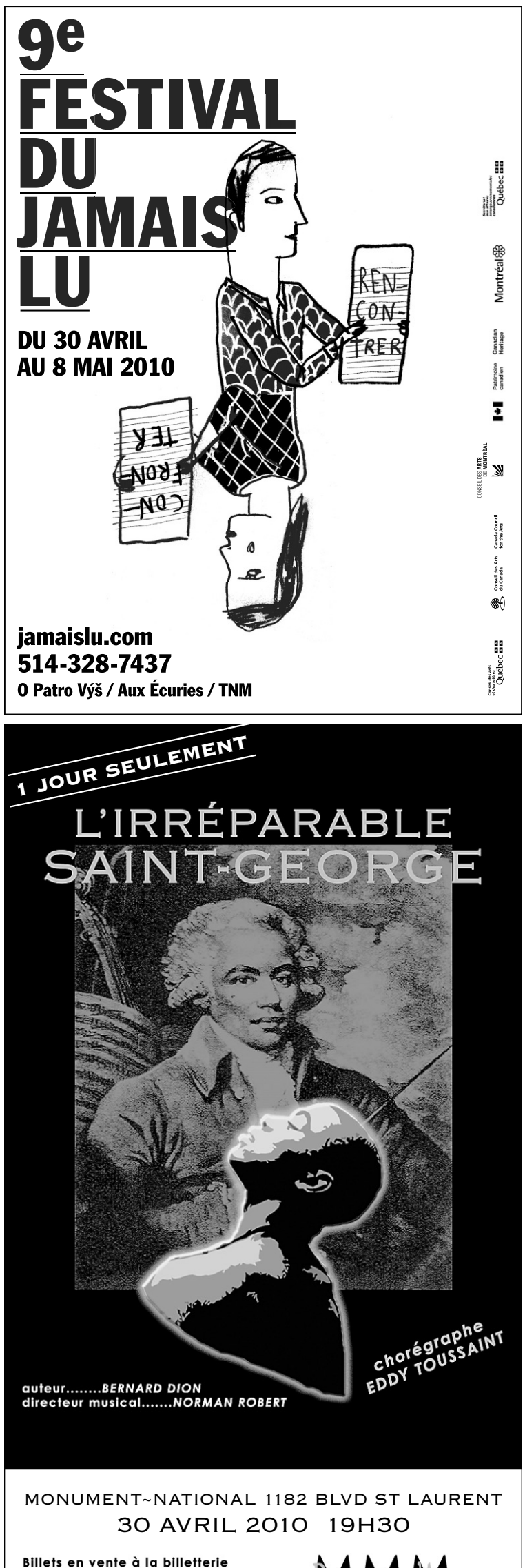
Pendant une dizaine de jours, donc, l'artiste a travaillé avec un piano sur lequel il avait « flashé » à Paris et que le propriétaire du studio a pu acheter.

« L'instrument est arrivé au studio un jour avant que j'y vienne, d'ailleurs avant une énorme tempête de neige totalement québécoise ! En pleine Provence, j'ai été bloqué 24 heures sans électricité, des arbres se sont écroulés. Du coup, c'était marrant ! »

« Quand je m'installe sur mon tabouret de piano, je me sens très solide. Je peux m'abandonner à toutes les émotions, ça m'est égal d'être faible, d'être fort… »

Pour chacune des séances quotidiennes, Arthur allumait deux bougies qui lui rappelaient les gens qu'il aime. Au programme de *Mystic Rumba*, il a prévu peu d'inédits et surtout des relectures de ses chansons qui se prêtent le mieux à cette forme dénudée.

« *Soleil d'hiver* et *Trois petits nains*, explique-t-il, ont été créées à Noël. Les autres (*L'Égyptienne du Molino* et *Tout ce qui était perdu*) sont des chansons que j'aimais beaucoup, mais que je n'ai jamais eu l'occasion d'enregistrer. Si j'avais eu le temps, remarquez, j'aurais bien aimé faire un disque d'inédits au piano, mais je n'avais pas ce temps. Ce n'est donc pas l'amorce d'un nouveau répertoire pour un



Rumba... en solo

prochain album; ces chansons inédites avaient été écrites spécialement pour le piano, alors que je compte retourner à une énergie beaucoup plus rock.»

Émotion limpide

D'ici cette date indéterminée, Arthur H ne craindra pas la solitude sur scène, une solitude qu'il partage avec son public depuis février déjà, dans le cadre d'une tournée amorcée en France et qu'il poursuit au Québec. Et qu'il a envisagé avec assurance.

«Je suis un grand garçon, j'ai mangé beaucoup de soupe, rigole-t-il avec le ton de pince-sans-rire qu'on lui connaît. Quand je m'installe sur mon tabouret de piano, je me sens très solide. Je peux m'abandonner à toutes les émotions qui me traversent, ça m'est égal d'être faible, d'être fort...

«Dans un concert solo voix-piano, il doit y avoir obligatoirement des moments d'énergie, des moments magiques, et aussi des moments de n'importe quoi où c'est complètement libre, où ça déconne même. Sur scène, je peux raconter une histoire délirante dans un univers complètement fantaisiste. En studio, cependant, j'avais l'idée de m'introduire chez les gens avec quelque chose de très doux, de très caressant, relativement mélancolique. Il n'y a pas de belle musique sans qu'elle soit un peu poignante. Moi-même, j'étais très ému lorsque j'ai enregistré ce disque.»

PHOTO FOURNIE PAR SPECTRA

Pour Arthur H, la musique francophone se doit d'être universelle. «Si on ne fait que de la musique pour nous, ça ne suffit pas», a-t-il dit.

«Il n'y a pas de belle musique sans qu'elle soit un peu poignante. Moi-même, j'étais très ému lorsque j'ai enregistré ce disque.»

Pour Arthur H, le critère premier de *Mystic Rumba,* en studio comme devant public, est la limpidité de l'émotion.

«Il faut tout de suite installer une atmosphère émotionnelle, un impact dramatique. Vous savez, je suis revenu récemment d'une tournée dans le Caucase (Arménie, Géorgie, Istanbul) où j'ai joué devant des étrangers. Ils ont ressenti toute l'émotion de mes chansons sans même en comprendre les textes. C'est ça qui m'intéresse. Que des étrangers puissent ressentir sans comprendre la langue. La musique francophone doit aussi retrouver cette dimension-là. Si on ne fait que de la musique pour nous, ça ne suffit pas.»

Il lui faudrait peut-être en causer à sa jeune demi-soeur Izia, fille de papa Jacques (Higelin) qui chante en anglais, mais bon, ce n'est peut-être pas le moment de le lui suggérer...

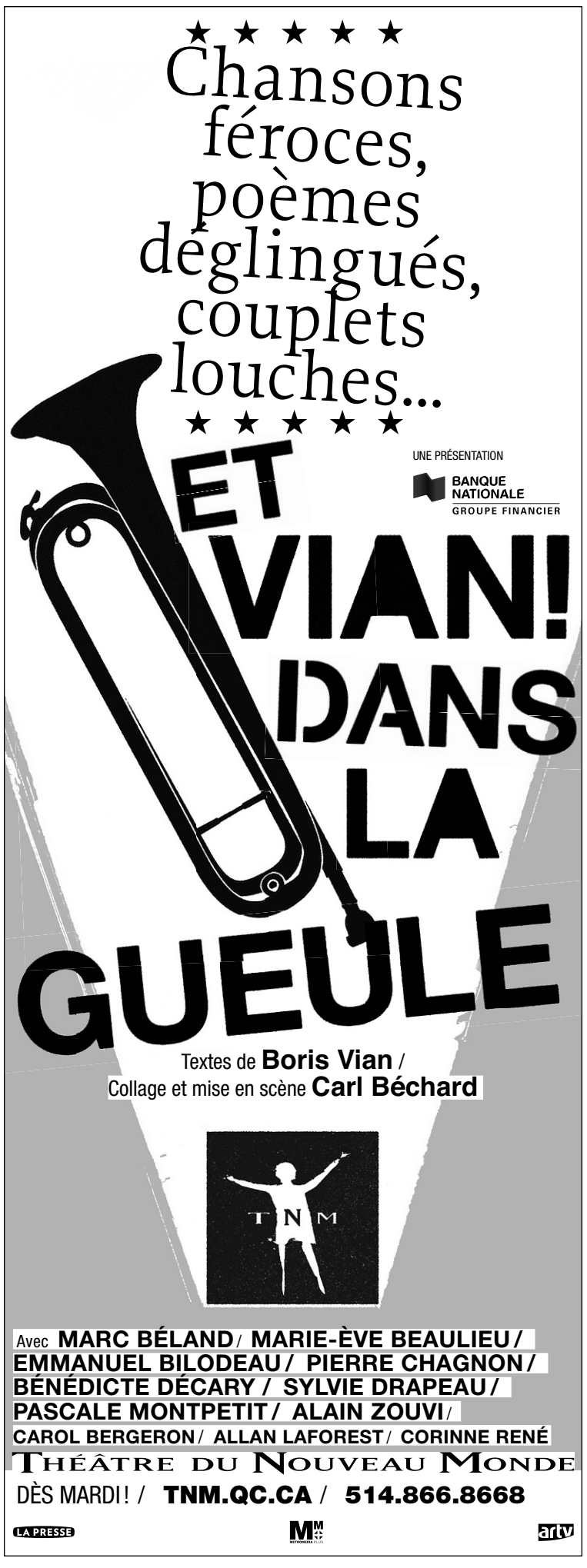
«Cet automne, reprend Arthur dans le même ordre d'idées, j'ai participé à un hommage à Jacques Brel à Londres. Lorsque tu interprètes Brel avec un grand orchestre, tu es tout de suite saisi par la force dramatique de la chanson. Et c'est pour ça que les Anglais aiment toujours Brel... et qu'ils ignorent Vincent Delerm ou Bénabar.»

MYSTIC RUMBA VU PAR ALAIN BRUNET

En prévision du spectacle d'Arthur H à L'Astral, Alain Brunet a soigneusement écouté l'album double *Mystic Rumba*. Voici, chanson par chanson, son appréciation.

NO.	TITRE DE LA CHANSON	COTE SUR 10
1	Luna Park	7,0
2	Le baiser de la lune	7,5
3	Bo Derek	7,0
4	Nancy & Tarzan	7,5
5	Est-ce que tu aimes?	8,0
6	Naïve derviche	8,5
7	Mon nom est Kevin	8,0
8	Lily Dale	8,5
9	Le chercheur d'or	8,5
10	Raissa	8,0
11	Soleil d'hiver	8,0
12	L'Égyptienne du Molino	8,5
13	The Lady of Shanghai	7,5
14	Le Jardin des délices	8,0
15	Mystic rumba	7,5
16	Ma dernière nuit à New York City	6,5
17	L'abondanse	7,5
18	Les trois petits nains	6,0
19	Anabelle	7,0
20	Adieu tristesse	8,5
21	Tout ce qui était perdu	7,5
22	Naissance d'un soleil	8,0
23	Marilyn Kaddish	8,0
24	Cosmonaute, Père et Fils	6,5

ARTHUR H, LES 28 ET 29 AVRIL À L'ASTRAL



MOHAMMED

Les mots pour le dire

PHOTO ANDRÉ TREMBLAY, LA PRESSE

La télé et l'internet, de même que son amour du rap francophone sont les sources d'apprentissage de Mohammed.

« Le silence est d'or, c'est peut-être pour ça que je suis pauvre. » « Chaque vote, chaque année, même crochet, c'est pour les mêmes salauds. » « Regardez-vous, vous êtes la preuve que le refus est global. » Ce sont là quelques-unes des phrases-chocs du slammeur québécois d'origine algérienne Mohammed, tirées de son premier album *L'ombre d'un doute*. Vous avez dit le poids des mots ?

MARIE-CHRISTINE BLAIS

Ça peut avoir l'air vachement glamour, le parcours de Mohammed, si on ne se fie qu'aux mots : naissance en Algérie, départ avec sa mère pour l'Italie, puis pour les États-Unis, avant d'arriver ici à l'âge de 15 ans, il y a un peu plus de 15 ans.

Dans la vraie vie, l'Italie et New York étaient des passages obligatoires, « pas Walt Disney du tout », pour obtenir à la dure des visas qui leur permettraient enfin d'arriver ici. Comme quoi il faut faire attention aux mots. Ils sont parfois creux, parfois pleins. Ceux qu'utilisent Mohammed sur son album de slam *L'ombre d'un doute* sont, eux, remplis à craquer.

« Quand j'écris, je ne m'en cache pas, c'est quand je passe par le désenchantement, la déprime », reconnaît Mohammed, en soulignant qu'il est par ailleurs choyé par la vie. « C'est inspiré de tout ce que je subis et que j'extériorise avec l'écriture, reprend-il. Comment expliquer ? C'est comme quand on subit une insulte, on a à peine une fraction de seconde pour y répondre. Mais si tu n'as pas trouvé la réponse, tu vis avec l'insulte. Et si tu subis, tu subis, tu finis par écrire toutes tes réponses… »

Et par écrire avec force, comme en témoigne cet extrait de son texte *Frontière* : « Je suis montréalais, algérois, français ou hindou. Peu importe/La vérité, c'est que le Québec, on le sous-loue/On est tous des immigrants de différentes époques/Maintenant, que j'aie tort ou raison, il reste que j'ai six milliards de colocs. »

Pour appuyer ses textes, Mohammed a travaillé avec le rappeur-réalisateur Boogat (Daniel Russo-Garrido) : « Je venais d'ouvrir mon petit studio, explique Boogat, et il y avait plein de gens qui me disaient "Ah, Dan, ça serait chouette si je pouvais enregistrer chez toi ; bon, j'ai pas de budget, est-ce qu'on peut s'arranger, etc." Mohammed, ça n'a pas du tout été ça : il m'a demandé combien coûtaient dix heures de studio, il a payé, est arrivé avec ses textes, m'a tourné le dos et s'est mis à dire ses textes dans le micro.

« En l'entendant, reprend Boogat, je lui ai dit : "Mon ami, t'as besoin de musique, c'est trop malade, tes textes, je veux travailler avec toi." » Et voilà comment Mohammed et Boogat, qui se côtoyaient amicalement depuis trois ans, sont devenus de proches collaborateurs au studio La Résistance, le rappeur composant des musiques expressément pour le slammeur : « Moi, précise Mohammed, tout ce que je voulais, c'était m'enregistrer pour m'écouter : je me promenais avec une espèce de sac énorme rempli de textes, j'avais envie de mettre mes textes sur deux CD, c'est tout même plus pratique pour voyager et puis comme ça, je ne perdrais plus de textes. Mais aussi, reprend-il en hésitant un brin, j'ai un garçon de 4 ans et une fille de 2 ans (Maleek et Lee-Anna) ; un jour, ils vont me traiter de vieux con qui ne comprend rien et je pourrai leur répondre que c'est vrai, que je ne comprends sans doute rien, mais que j'ai déjà compris à une autre époque et je pourrai leur faire écouter ce disque. » Car c'est devenu un disque, réalisé par Boogat et lancé sur étiquette Maisonnette (qui s'occupe notamment d'Alexandre Désilets).

« Un jour, mes enfants vont me traiter de vieux con qui ne comprend rien et je pourrai leur répondre que c'est vrai, que je ne comprends sans doute rien, mais que j'ai déjà compris à une autre époque et je pourrai leur faire écouter ce disque. »

Il est comme ça, Mohammed, vulnérable et honnête. Du genre à vous dire que, non, il ne lit pas beaucoup, que c'est surtout la télé et l'internet, de même que son amour du rap francophone (notamment l'extraordinaire rappeur Akhenaton), qui sont ses sources d'apprentissage. S'il utilise le mot « anamnèse » dans sa chanson *Ma mémoire*, c'est en hommage à MC Solaar qui en avait fait le sujet et le titre d'un morceau. Mais alors, comment fait-il pour écrire des textes aussi nourris et incisifs ? « Euh, je ne pourrais pas te dire : je suis un peu comme ce gars qui s'endort au volant de sa voiture et qui évite d'écraser un piéton, de justesse. Tout le monde le félicite pour ses réflexes, alors que c'est pas du tout héroïque, son truc, c'est de la chance ! »

C'est par « chance » ou par « accident » qu'il écrit : « Ça va faire bientôt quinze ans que je suis un nouvel arrivant/Comme Camus, je suis Étranger/Comme Guèvremont, je suis Survenant/Mais sans y être vraiment parvenu » ? « Je n'écris pas tout le temps, répond Mohammed avec un grand sourire, seulement pour régler des comptes avec moi-même et ce qui me blesse. Sur disque, c'est sûr que c'est grave… C'est pour cela qu'en spectacle, je fais rigoler entre les chansons. Mais faut que j'écrive, tu comprends : moi, j'ai besoin de réagir, pas de danser. »

SLAM
MOHAMMED
L'OMBRE D'UN DOUTE
MAISONNETTE/SÉLECT

PLANTS AND ANIMALS

Le grand ménage du printemps

Le trio montréalais Plants and Animals a un nouvel album dans les cartons. *La La Land* marque un virage pour le groupe, qui se déleste de ses arrangements touffus pour une approche plus directe, un rock à l'humour marqué, inspiré du vieux Neil Young électrique et des Talking Heads.

PHOTO ALAIN ROBERGE, LA PRESSE

Les trois membres de Plants and Animals, Matthew Woodley, Warren Spicer et Nicolas Basque.

PHILIPPE RENAUD
COLLABORATION SPÉCIALE

« En fait, il s'agit de notre troisième album », corrige le guitariste, chanteur et multi-instrumentiste Nicolas Basque au cours de notre entretien. Ah bon ? Il y en a eu un autre avant l'excellent *Parc Avenue*, paru en 2008 ? « Ouaip. Notre tout premier, éponyme. C'était complètement expérimental. Cinq chansons seulement, mais de longues chansons, qui allaient dans tous les sens. Parfois, il me prend de le réécouter – je crois que c'est encore pas pire… »

Lancé à la création du groupe en 2005, le premier album contient cinq compositions, fourre-tout de rock, de jazz, de musique instrumentale, reflet des intérêts de ces trois étudiants en composition électro-acoustique à l'Université Concordia qui voulaient s'amuser tout en apprenant et en jouant un peu partout dans les petites salles de la ville.

« C'est notre enthousiasme pour les guitares électriques qui a dirigé l'écriture et l'enregistrement de *La La Land*. »

La même chose pourrait aussi s'appliquer à *Parc Avenue*, l'album qui nous a permis de découvrir Plants and Animals, il y a deux ans. « Sur *Parc Avenue*, on ne savait pas toujours ce qu'on faisait, alors on « coloriait » les chansons après les avoir enregistrées ». Coloriage, le mot est simpliste : *Parc Avenue* foisonnait de bonnes idées sur le plan des arrangements, éclatés et étincelants, faits par trois types qui avaient visiblement une expérience en la matière.

Sur *La La Land*, le trio, pourvu d'un fiable instinct comme il l'a démontré sur le précédent disque, ne tâte plus à gauche et à droite pour trouver sa direction. « C'est en donnant des concerts qu'on s'est découverts, ajoute Basque. On a trouvé une espèce d'énergie qu'on n'arrivait pas auparavant à transposer sur disque – surtout que sur scène, vient un moment où les chansons acoustiques, t'as envie de les jouer électriques. C'est notre enthousiasme pour les guitares électriques qui a dirigé l'écriture et l'enregistrement de *La La Land*. »

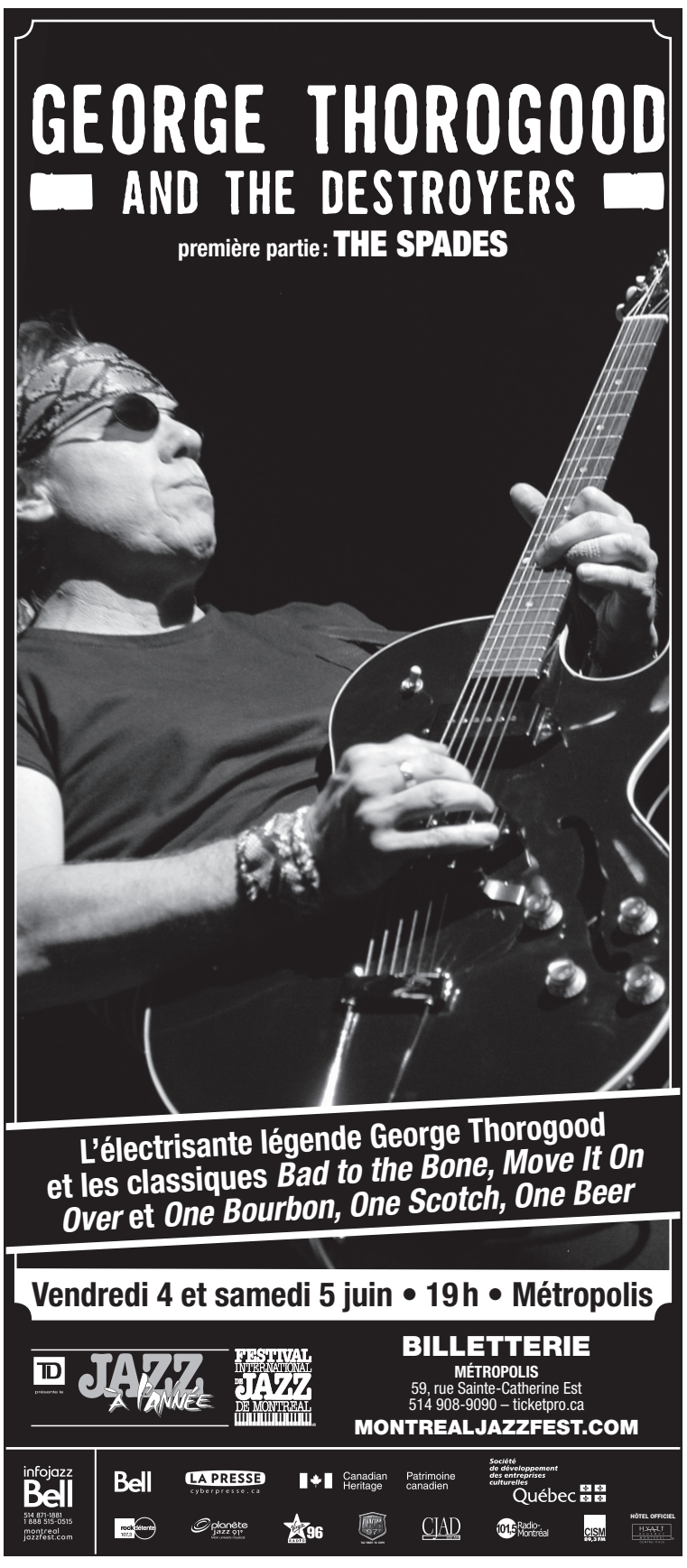
Les fans reconnaîtront peut-être mal le groupe sur ce nouveau disque, mais ils ne perdent rien au change. Les arrangements fous ont été gommés ? Les compositions vont droit au but. Rangées, les guitares acoustiques : les guitares électriques prennent toute la place. Un grand ménage du printemps ! « On reviendra peut-être aux couleurs qu'avaient les chansons de *Parc Avenue*, mais puisqu'en concert, ces chansons avaient fini par prendre un ton plus brut… Le but, c'était de travailler au niveau des sonorités (de nos instruments) au lieu de rajouter du crémage sur le gâteau. »

La La Land, suite logique et pleinement assumée pour ces musiciens (Warren Spicer, chanteur principal, guitariste, Matthew Woodley, batteur) qui ont carburé aux *Tonight's The Night* de Neil Young, *Exile on Main Street* des Stones, aux disques des Talking Heads (« On cherchait cette dynamique pour la chanson *The Mama Papa*, la dernière qu'on a enregistrée », précise Basque) et de Bowie. Le lustre seventies, il vient de là.

Enfin, il y a un humour, suggéré sur *Parc Avenue*, revendiqué sur *La La Land*, avec ces titres débiles comme la très neilyoungesque *Tom Cruz*, *American Idol*, *Undone Melody* ou *Future From the '80s*.

« Prends la chanson *Jeans Jeans Jeans* : on cherchait un titre, quelqu'un est arrivé avec ça, on trouvait ça drôle, Warren a modifié le texte pour que ça marche. Il voulait quelque chose de léger, même plus superficiel que sur *Parc Avenue*. *American Idol*, même chose, on cherchait un titre drôle, sans que ce soit trop *cheezy* comme du Ween… Avoir un sens de l'humour, mais être sérieux dans notre démarche : le solo de sax sur une de nos chansons, il est là parce qu'on aime ça pour vrai ! »

ROCK
PLANTS AND ANIMALS
LA LA LAND
SECRET CITY



CHRISTOPHE MAÉ

Chanter pour faire sourire

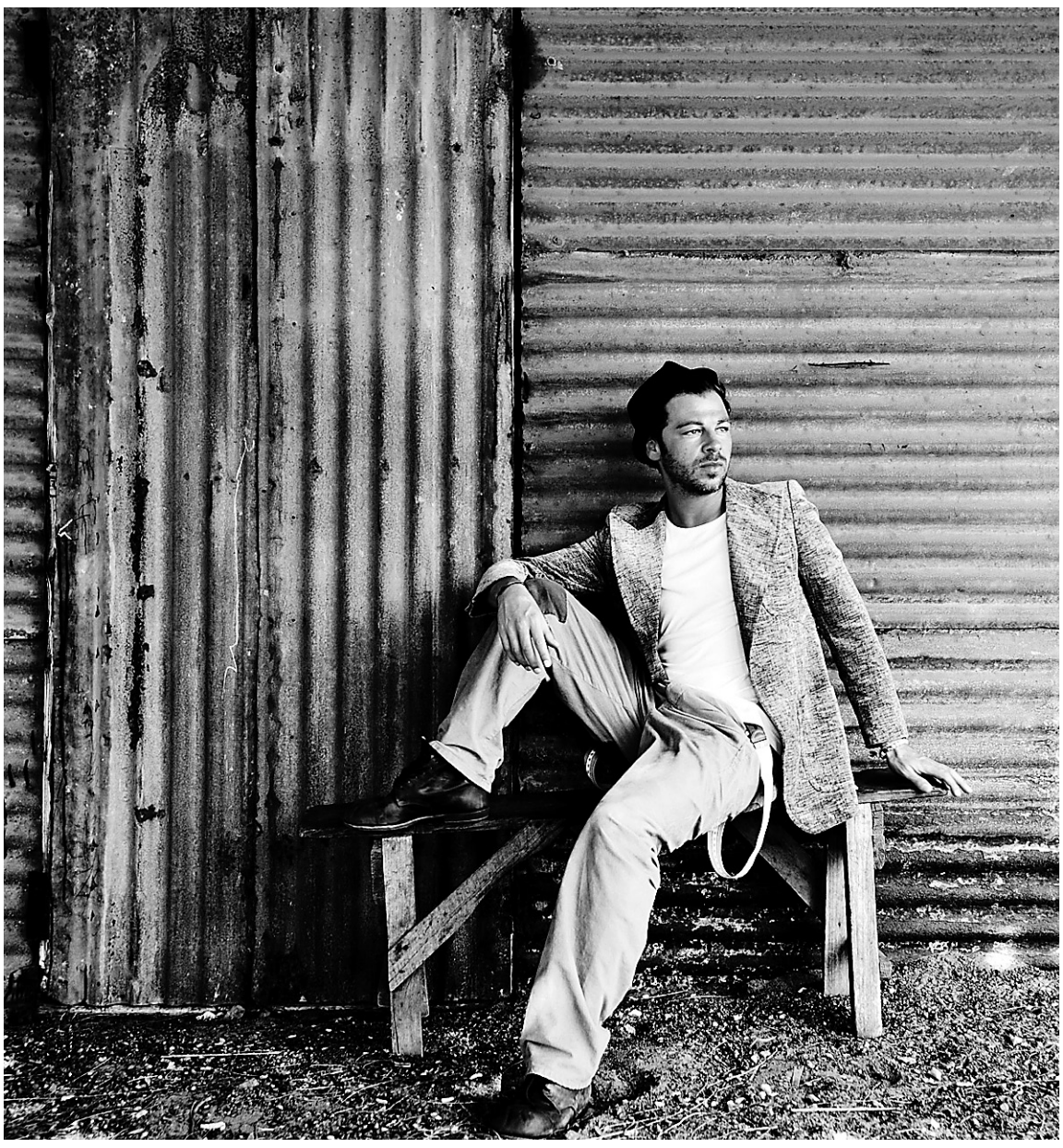


PHOTO FOURNIE PAR WARNER

Immense vedette populaire en France, Christophe Maé est pratiquement inconnu ici.

Imaginons un instant Tracy Chapman, mais en homme, plus précisément en Européen, à la peau blanche et qui chanterait en français des chansons aux couleurs afro-caribéennes. Bon, c'est clair, elle ne s'appellerait pas Tracy Chapman. Mais bien Christophe Maé.

MARIE-CHRISTINE BLAIS

Parlons chiffres: le Français Christophe Maé a vendu, en 2007, 1,6 million d'exemplaires de son premier disque (*Mon paradis*) et un million de billets de spectacles en France, principalement à un public adolescent. Son deuxième disque studio, *On trace la route*, frôle les ventes de 250 000 exemplaires depuis sa sortie en France le 22 mars dernier (plus 150 000 ventes en téléchargement, paraît-il), et est distribué ici depuis quelques jours. On vous épargne sa longue tournée à venir, avec cinq soirs au Zénith de Paris (6300 sièges) et un soir à Bercy (17 000 sièges)?

Oublions les chiffres et passons aux mots: si une certaine critique le traite de haut, le journal de gauche *L'Humanité*, qui soutient plutôt les chanteurs «à message» et abhorre habituellement la «variétoche», l'endosse: soulignant le caractère festif et fédérateur de ses musiques world, la publication précisait il y a peu que «Christophe Maé n'est pas ce qu'on appelle un chanteur à textes engagés. Il incarne le désir de vivre d'une jeunesse inquiète de son avenir. Alors, faisons la fête avec lui pour mieux se préserver d'un futur incertain.»

«C'est vrai que je ne prétends pas transmettre des messages, convient le chanteur de 34 ans en entrevue téléphonique, où il révèle un charmant accent du sud de la France. Moi, reprend-il, tout ce que je veux, c'est donner la banane aux gens» Ou, si vous préférez, les faire sourire, les faire rêver, en bon français international.

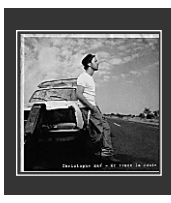
«Le fait que j'ai des rythmiques chaloupées, un côté positif dans la musique, me permet justement de parler de thèmes un peu plus lourds, un peu plus profonds, précise-t-il . Je ne fais là rien de bien original: depuis toujours, tous les chanteurs africains et caribéens parlent de souffrance et d'espoir dans leurs chansons, mais en faisant danser, non?»

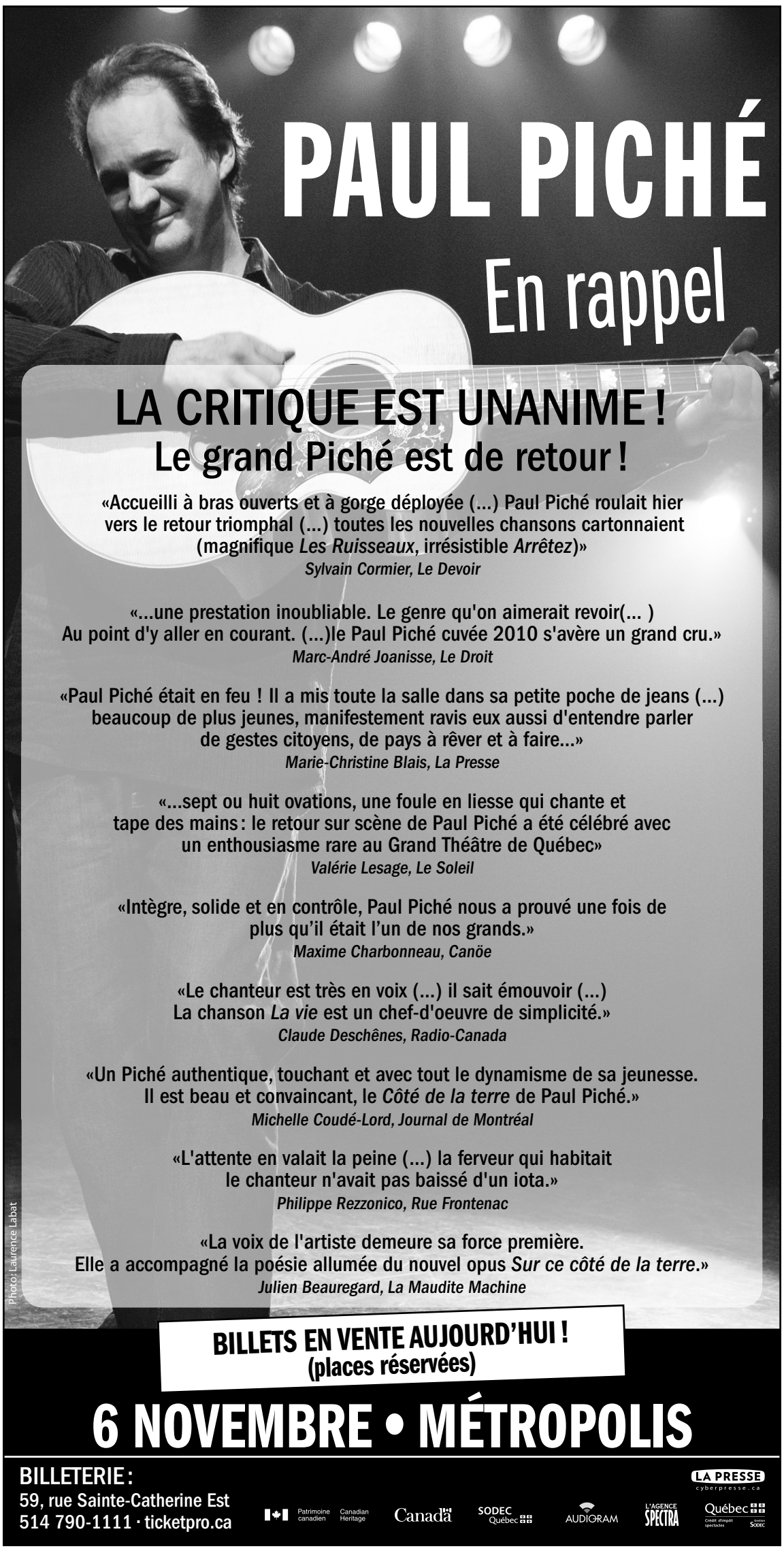
Cet amour de la musique africaine lui vient d'un père mélomane, qui écoutait Brel et Brassens, mais aussi Salif Keita, Youssou N'Dour («Je viens de chanter avec lui à l'émission *Taratata* et c'était vraiment une belle rencontre!»), Touré Kunda («Dans les pianos-bars, j'ai repris sa chanson *Emma* pendant des années et ça marchait très bien!»)...

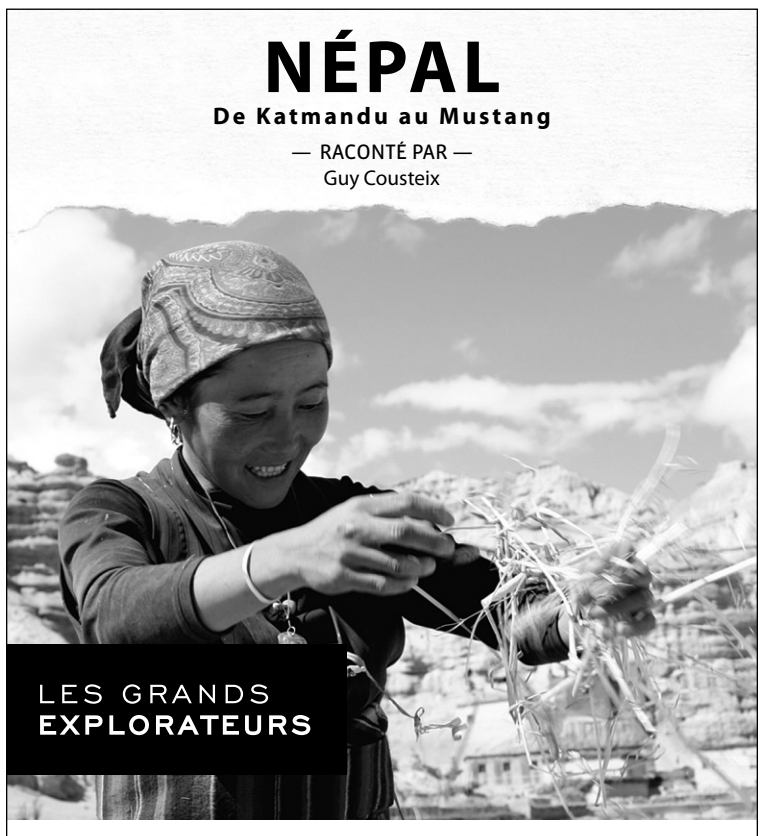
Le chanteur, que le grand public a découvert à la faveur de la comédie musicale *Le Roi Soleil* en 2005, a décidé de joindre son amour de l'Afrique à l'agréable en allant visiter le Sénégal, avec sa guitare. «J'avais tout simplement envie de découvrir un peu de ce continent, de pouvoir mettre des images sur la musique que j'aime depuis si longtemps. Plusieurs de ses textes sont d'ailleurs inspirés de ce voyage, quand ils ne sont pas signés Boris Bergman (parolier notamment de Bashung) et Diam's. Comment s'est fait la rencontre avec la rappeuse? «Je l'ai croisée à Bercy pour un spectacle, on a fait une chanson ensemble, on s'est lié d'amitié. J'aime beaucoup son style d'écriture, sa façon d'exprimer le ras de bol avec ironie.» Ça a donné la chanson *Je me lâche* sur ces moments où la réalité nous sature un brin.

«Le fait que j'ai des rythmiques chaloupées, un côté positif dans la musique, me permet justement de parler de thèmes un peu plus lourds, un peu plus profonds.»

Ici, sa chanson *Dingue, dingue, dingue* a été intégrée timidement à la programmation des radios commerciales, mais on est fort loin de l'engouement français. Est-il tout de même question d'un spectacle au Québec, un jour? «Pas pour le moment, répond Christophe Maé, mais j'aimerais vraiment beaucoup: j'ai été trois jours à Montréal (vers 2007) pour chanter et enregistrer *The Show Must Go On* (du groupe Queen) avec Céline Dion, et j'ai vraiment aimé!»


CHANSON
CHRISTOPHE MAÉ
ON TRACE LA ROUTE
WARNER





DISQUES CLASSIQUES

Deux messes de Dubois

CLAUDE GINGRAS

Théodore Dubois (1837-1924) connaît présentement, chez nous, une véritable « renaissance ». Ce soir, 19 h 30, au Conservatoire, se termine une série de trois concerts commentés, consacrés à sa musique, et réunissant notamment le Trio Hochelaga, le baryton Marc Boucher et le pianiste Olivier Godin, tous artisans de ce mouvement visant à démontrer que Dubois fut davantage que l'auteur des mélodramatiques *Sept Paroles du Christ* de nos églises paroissiales.

Avec le Choeur et l'Orchestre Philharmonique du Nouveau Monde dont il est le chef, Michel Brousseau s'est fait lui aussi le champion de Théodore Dubois. Il a tiré de l'oubli et monté ici la *Messe solennelle de saint Remi* en 2008 et la *Messe de la Délivrance* l'année suivante et vient de signer chez ATMA un disque qui les réunit toutes deux et fait 70 minutes.

Les deux messes font appel à un choeur et deux solistes (soprano et baryton), avec accompagnement d'orgue et, dans le deuxième cas, de cuivres et percussions. La messe pour saint Remi (et non « Rémi ») date de 1891 et fut inspirée par la conversion de Clovis I^er^, roi des Francs, que l'évêque de Reims (et futur saint Remi) baptisa en 496. La « délivrance » que chante l'autre messe se réfère au retrait de l'armée allemande du territoire français à la fin de la guerre de 1914-18. Cette seconde messe date de 1919.

La première messe est assez conventionnelle; on y sent d'ailleurs l'influence de Fauré. La deuxième est plus originale. Il est clair que la déroute des Allemands, événement d'ailleurs frais à sa mémoire, avait stimulé Dubois davantage que le baptême de Clovis. L'oeuvre débute par un appel de cuivres auquel s'enchaîne le choeur triomphal. Plus tard, des innovations rythmiques et harmoniques évoquent Berlioz.

Enregistrées à l'église Saint-Jean-Baptiste en septembre dernier, les deux oeuvres réunissent sensiblement les mêmes participants que lors des concerts. Michel Brousseau obtient de la masse chorale (plus de 100 voix, de quatre formations différentes) une prestation pleine de puissance et de ferveur où la nuance a aussi sa part. On oublie quelques passages d'une justesse un peu douteuse. À l'orgue, Jean-Willy Kunz crée quelques beaux effets de registration.

Les solistes sont la soprano polonaise Maria Knapik et Marc Boucher, déjà nommé. Dubois place les solos de soprano très haut dans la tessiture. Malgré un effort parfois évident, M^me^ Knapik est plus écoutable ici qu'elle ne l'était en concert. M. Boucher ne possède pas une grande voix mais il l'utilise en musicien raffiné.

Une erreur à corriger: le solo du *Kyrie* de la *Messe de la Délivrance* est pour soprano et non pour baryton. Par ailleurs, la notice biographique de M^me^ Knapik, en page 12, nous apprend qu'elle participa en 2009 à la « première mondiale » de cette messe dont la création remonte, selon les notes de la page 7, à 1919…

★★★½
THÉODORE DUBOIS: DEUX MESSES. DIR. MICHEL BROUSSEAU. ATMA, ACD2 2632.

ARTS ET SPECTACLES

STÉRÉO

CYBERPRESSE.CA
Écoutez des extraits des CD de la semaine sur **cyberpresse.ca/disques**

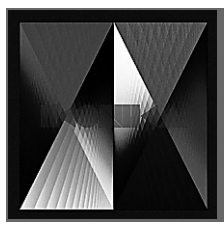
ÉLECTRO
CARIBOU
SWIM
★★★★
MERGE

Captivant

Sur *Swim*, son cinquième album, Dan Snaith (Caribou) semble reprendre là où il nous avait laissés sur l'impeccable *Andorra* (prix Polaris en 2008), tentant d'accoster la chanson pop sur la voie électronique. Puis, ça dérape: les refrains s'égarent sur une curieuse piste de danse, disco vaguement rétro, jamais référentiel. Plus épuré, joliment mélancolique mais parfois difficile d'approche, *Swim* atteint de peine et de misère l'équilibre entre les grooves pesants et les refrains qui tirent l'oreille, merci aux chanteurs Jeremy Greenspan (Junior Boys) et Luke Lalonde (Born Ruffians). Comme s'il avait épuré le son de ses précédents disques en y conservant l'esthétique, les couleurs brouillonnes et diffuses, assemblages de bruits et de claviers distortionnés qui, raccommodés ensemble, créent une captivante courtepointe rythmique tantôt minimaliste, tantôt atmosphérique, souvent poignante – *Kaili*, inoubliable refrain placé sur des bruits métalliques partant en vrille, avec envolée de sax évoquant Pharoah Sanders! Visiblement, Snaith, débordant de bonnes idées, ne semble pas pressé de poursuivre sa carrière de mathématicien; grand bien nous fasse! Caribou sera en concert à La Tulipe, le 5 mai.

— **Philippe Renaud,** collaboration spéciale

EXTRAIT : *Sun*



ÉLECTRO
IKONIKA
CONTACT, LOVE, WANT, HAVE
★★★ ½
HYPERDUB

Ça fait vroum!

Avec Subeena, Ikonika est l'une des rares femmes à évoluer sur la scène dubstep britannique. La sortie de son premier album, *Contact, Love, Want, Have*, sur le label Hyperdub (Kode 9, Burial, etc.), est d'autant mieux accueillie que ses *singles Please* et *Sahara Michael* s'avèrent franchement prometteurs, deux plages assez folles, avec d'étranges mélodies de claviers qui partent en spirale et montent à la tête. Comme les Joker ou Samiyam (un Américain), ses productions goûtent le vieux funk plastifié des années 80, aux synthés qui scintillent et qui coulent des haut-parleurs. Elle a un son, Ikonika, fluide et bourdonnant, qui tranche avec l'austérité générale du dubstep – et des productions d'Hyperdub en particulier. Ses rythmiques flexibles, entre le dub pesant et le nouveau garage plus entraînant, font de *Contact, Love, Want, Have* un album étonnamment diversifié, compte tenu du spectre sonore plutôt défini à un type de son de clavier. Inégal, l'album n'en est pas moins farci de surprenantes idées fraîches. Ikonika est attendue au prochain festival MUTEK.

— **Philippe Renaud,** collaboration spéciale

EXTRAIT : *Yoshimitshu*

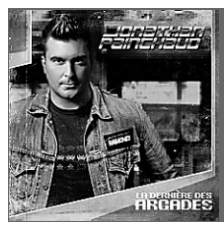
POP INDÉ
JONSI
GO
★★★ ½
XL RECORDINGS

Elfique

Première remarque: Jon Por Birgisson n'a pas tenté de faire du Sigur Ros comme on aurait pu s'y attendre. Le fameux groupe islandais n'a rarement pu faire mieux qu'exploiter ses quelques excellentes idées d'il y a 10 ans, il y avait donc lieu de douter... Sa voix de tête (haut de contre ou contre-ténor) le limite à une esthétique que j'oserais qualifier d'elfique pour son caractère purement aérien. Même les éléments rythmés ces neuf chansons ne peuvent rien retenir au sol! Tout concourt au décollage, au vol plané, tous ces arrangements soignés (Nico Muhly), instrumentations fines (piano, clarinette, basson, trombones, cor, cordes, flûtes, etc.) et structures étonnamment complexes (considérant les limites connues de Sigur Ros) contribuent à présenter l'univers sonore de Jonsi sous un autre jour. Doit-on alors attribuer la singularité de cet album à l'excellent arrangeur de *Go* ou au compositeur/chanteur qu'on attendait au détour? Qu'importe, on y trouve finalement la patte de Jonsi qui a su se vêtir autrement. Très rarement, il faut dire, un artiste se refait dans ses fondements; on doit plutôt s'attendre d'un tronc qu'il produise de nouvelles branches, et c'est heureusement le cas qui nous occupe.

— **Alain Brunet**

EXTRAIT : *Sinking Friendships*



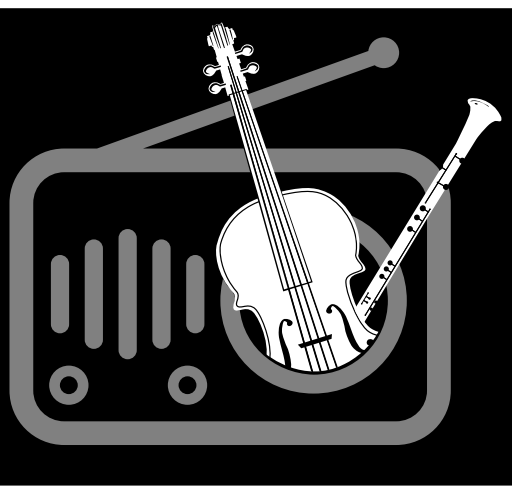
ROCK
JONATHAN PAINCHAUD
LA DERNIÈRE DES ARCADES
★★★★
SPHÈRE / DEP

Coup de coeur

On appelle ça un coup de coeur complet: le troisième album solo de Jonathan Painchaud est parfait dans le genre chanson rock et s'écoute de bout en bout, no problemo. Oui, les textes sont très bien écrits et évitent une foule de clichés, en multipliant notamment les points de vue. D'accord, les mélodies sont fortes et accrocheuses. Bien sûr, la réalisation et les arrangements (généralement up tempo et rock), conçus avec son frère Éloi, sont vraiment bien pensés. Et la voix est agréable au max, Painchaud en jouant selon les besoins (comparez Bruce Lee vs Chuck Norris et À genoux). Mais la force de ce disque tient plus qu'à la somme de toutes ses qualités: *La dernière des arcades* parvient à capter parfaitement ce que c'est qu'être un homme dans la jeune trentaine, aujourd'hui, au Québec. Ça suppose pas mal de nostalgie – un des traits marquants de cette génération –, mais sans lourdeur, au contraire. Comme si cela ne suffisait pas, ce disque réussit l'exploit d'être à la fois accessible et raffiné. Bref, album à large spectre, à consommer sans modération.

— **Marie-Christine Blais**

EXTRAIT : *Bruce Lee vs Chuck Norris*



DÉCOUVREZ, ÉCOUTEZ, TÉLÉCHARGEZ

RABAIS
4,99 $

Cliquez ANALEKTA.COM
Entrez le code promotionnel
«CLASSIQUE» et économisez

Avec la Radio Analekta et le **streaming gratuit**
découvrez la musique Analekta en **haute qualité**

CLASSIQUE À EMPORTER
ANALEKTA.COM
LA QUALITÉ A UN SON

BLUES
JORDAN OFFICER
JORDAN OFFICER
★★★ ½
SPECTRA MUSIQUE

De la classe!

L'année dernière au Savoy du Métropolis, en plein Festival de jazz, le guitariste Jordan Officer avait pris congé de sa comparse Susie Arioli pour lever le voile sur son propre matériel, instrumental. Voilà enfin ce premier album solo (et éponyme), onze compositions originales et une reprise (le standard *Sophisticated Lady*, Ellington/Mills), une affaire bluesée à souhait, touches de jazz et de musique de racines américaines, tout ça dans le même sac et livré avec le doigté et le bon goût qu'on reconnaît à l'instrumentiste. Officer offre d'abord et avant tout un disque de guitare, précis, soigné, sensible dans l'interprétation. Toute notre attention se porte sur son jeu, sur la chaleur de son instrument, et ce n'est qu'après trois ou quatre écoutes qu'on allume enfin: fin compositeur aussi, l'Officer! Un son du siècle dernier, une touche de modernité dans ses chansons. À ses côtés, Miss Arioli, Stephen Barry et Bill Gossage (basse), Michael Jerome Browne et Warren Spicer (guitare), Yvon Plouffe et Robert Harris (batterie), que du bon.

— **Philippe Renaud,** collaboration spéciale

EXTRAIT : *Rebel Blues*

ROCK
JEFF BECK
EMOTION & COMMOTION
★★★
ATCO/WARNER

Tout éparpillé

Voici l'album avec grand orchestre dont Jeff Beck nous a donné un aperçu au Centre Bell en février. Un disque étonnant pour ceux qui attendaient le guitariste jazz-rock flamboyant très en évidence sur le *Live at Ronnie Scott's* de 2008. Pour ceux-là, il y a surtout Hammerhead, qui commence comme un coup de chapeau wah-wah à Hendrix, et deux chansons auxquelles participe Joss Stone, dont on ne sait trop si elle se réclame de Janis Joplin ou de Tina Turner dans cette nième version d'*I Put a Spell On You*. *Emotion & Commotion* est surtout l'album éparpillé d'un guitariste fasciné depuis toujours par la pureté des voix de femmes et qui entreprend de les reproduire avec son instrument – écoutez *Elegy For Dunkirk* où la guitare dialogue avec la voix de la chanteuse d'opéra Olivia Safe Si vous avez aimé '*Cause We've Ended As Lovers*, *Nadia* ou *Where Were You*, vous craquerez peut-être pour la musique éthérée de *Corpus Christi Carol* ou la très belle *Lilac Wine*, qu'a d'abord empruntées Jeff Buckley sur *Grace*. Mais il faut vraiment aimer Jeff Beck pour supporter les cordes qui menacent d'engloutir sa guitare et les versions instrumentales proches du kitsch d'*Over the Rainbow* et *Nessun Dorma*.

— **Alain de Repentigny**

EXTRAIT : *Nessun Dorma*

ROCK
ANIK JEAN
ANIK JEAN
★★★★
TACCA

État de grâce

Oui, quatre étoiles au troisième disque d'Anik Jean, qu'elle a presque tout écrit, mais aussi réalisé et mixé. Je sais, je sais, c'est un amalgame de plein de choses qu'on connaît: une voix à la Chrissie Hynde, des guitares qui font penser à Lou Reed ou Bowie (ses musiciens sont ceux l'ex-Ziggy Stardust) ... Mais, mais, mais. Mais j'écoute ce disque pas mal tout le temps, et j'ai comme juste besoin de le remettre au complet. J'ai eu de la difficulté à choisir un extrait tant j'avais envie d'en mettre toutes les chansons, que ce soit le duo avec Robert Smith de The Cure ou celui avec Pierre Flynn, la reprise de *Mon Dieu* de Piaf ou celle de *Wild Is The Wind,* les deux versions de *Je sais*... Partout, on y entend quelque chose de l'état de grâce quand on tombe follement amoureux, une vulnérabilité vocale et une féminité qui me bouleversent, une manière d'écrire très simple qui rend parfaitement compte des fulgurances éprouvées quand on s'abandonne à une passion, un piano qui se mêle au rock naturellement... Hum! ça ne fait pas une critique très objective, tout ça. C'est que cet *Anik Jean* est pleinement et idéalement subjectif.

— **Marie-Christine Blais**

EXTRAIT : *Love-moi*

CHANSON
HUGUES AUFRAY
NEW YORKER
★★★
MERCURY/UNIVERSAL

Dylan en traduction

Hugues Aufray a fait découvrir Bob Dylan aux Français. Mieux encore, il a été l'un des premiers à reconnaître son originalité et il s'en est fait un fidèle ami qui lui signe une jolie dédicace dans le livret de *New Yorker*. Aufray se charge lui-même de nous le rappeler dans le monologue d'ouverture, sur fond de bruits new-yorkais. L'octogénaire français reprend essentiellement des chansons de Dylan qu'il a déjà enregistrées dans les années 60 et 90 à la différence que, cette fois, il les fait en duo avec des grosses pointures françaises (Johnny, Souchon, Cabrel, Carla Bruni...) et belge (Arno) ainsi que des musiciens américains pas piqués des vers (Larry Campbell, David Hidalgo). Rien à redire sur les interprétations ni sur les musiques sinon que, si belles soient-elles, elles se contentent d'être fidèles aux chansons d'origine plutôt que de réinventer Dylan comme ont tenté de le faire Bryan Ferry et Ben Sidran. Un choix qu'Aufray défend en disant qu'il veut mettre en valeur ce que Dylan «s'applique à détruire: ses mélodies». Mais près de 50 ans plus tard, est-ce encore bien nécessaire, avec les pièges que cela suppose, de «traduire» Dylan, même en France? Poser la question, c'est y répondre.

— **Alain de Repentigny**

EXTRAIT : *Tout comme une vraie femme*

Votre *Presse*, sur votre ordinateur.

Où que vous soyez, consultez chaque jour le même contenu, les même cahiers et les mêmes publicités, directement sur votre écran.

Faites-en l'essai dès aujourd'hui :
LaPresseSurMonOrdi.ca

2 SEMAINES D'ESSAI GRATUIT

Après la période d'essai,
SEULEMENT 2 $/mois pour les abonnés version papier
LA PRESSE

MÉDIAS

En télévision, le web vient tout chambarder

NATHALIE COLLARD

Le mariage de la télévision et de l'internet pose toutes sortes de problèmes aux différents réseaux de télévision. Il en a été question mercredi dernier dans le cadre des Rendez-vous Web organisés par les publications Infopresse. Un des ateliers était consacré aux modèles d'affaires des médias en ligne et on y a soulevé des questions fort pertinentes.

Par exemple, comment recréer des rendez-vous devant le petit écran à une époque où tous les membres d'une même famille consomment leur émission préférée chacun de leur côté? Il est loin le temps où on se rassemblait devant la télé pour regarder *Quelle famille!* À l'exception de quelques grands rendez-vous comme les séries éliminatoires du hockey, *Tout le monde en parle* ou *Star Académie*, les gens regardent leurs émissions au moment où ils le souhaitent, grâce à l'enregistreur numérique, l'internet ou encore, la vidéo sur demande.

« Le défi, pour les fournisseurs de contenu, c'est de conserver le lien d'attachement en composant avec toutes ces nouvelles chaînes qui font désormais partie de la vie des familles », a expliqué Frédéric Martin, vice-président de la firme-conseil Tink.

Radio-Canada l'a bien compris et c'est pour cela qu'elle a lancé TOU.TV, en janvier dernier. « On a connu un succès au-delà de nos attentes », confie Geneviève Rossier, directrice générale du service Internet et des services numériques à Radio-Canada. Que ce soit pour rattraper l'émission *Le verdict* que vous avez ratée la veille, pour revoir la première saison des *Invincibles* ou pour regarder des créations exclusives comme *En audition avec Simon* ou *Les Chroniques d'une mère indigne*, TOU.TV attire des centaines de milliers d'internautes chaque semaine.

À première vue, la stratégie de Radio-Canada peut paraître suicidaire. N'y a-t-il pas un danger de cannibaliser son propre auditoire? Chez TVA, par exemple, aucun contenu n'est disponible sur le web, seulement sur Illico (nous aurions aimé discuter de la stratégie web de TVA avec un de ses dirigeants, mais ils ont refusé notre demande d'entrevue).

Mais Geneviève Rossier réfute l'expression « cannibaliser » et fait plutôt la démonstration qu'au contraire, la société d'État augmente son auditoire grâce à TOU.TV. « La moitié des visiteurs sont des gens qui ont manqué une émission ou qui la regardent beaucoup plus tard, explique-t-elle. C'est un auditoire différent de celui de la télé traditionnelle.

« La webtélé est là pour rester, ajoute M^me^ Rossier. Lorsqu'on pourra facilement brancher l'ordi sur la télé, elle entrera directement en concurrence avec les contenus télévisuels traditionnels, une raison de plus pour occuper le terrain le plus tôt possible. »

Le problème, et il est de taille, c'est que pour l'instant, il est bien difficile de mesurer les auditoires sur l'internet. Or sans statistiques sur les auditoires, il est aussi bien difficile de vendre des publicités pour rentabiliser des plateformes comme TOU.TV. « C'est LE grand défi des prochaines années », confirme Geneviève Rossier.

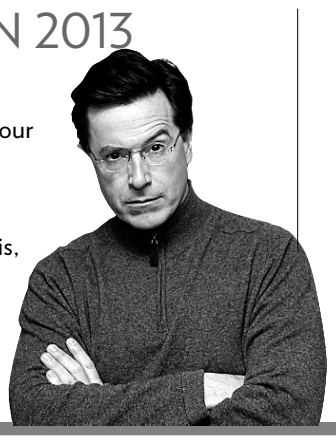
Mardi midi, devant un parterre de producteurs et diffuseurs télé, le président du conseil d'administration du Fonds des médias du Canada, Louis Roquet, a promis le développement d'un outil de mesure des auditoires web au cours des prochains mois. Encore faudra-t-il que cet outil fasse l'unanimité dans le milieu de la télévision et de la publicité. Un autre défi.

Pour joindre notre journaliste : **ncollard@lapresse.ca**

PHOTOMONTAGE LA PRESSE

STEWART ET COLBERT JUSQU'EN 2013

Les adeptes de Jon Stewart (*The Daily Show*) et de Stephen Colbert (*Colbert Nation*) peuvent souffler, les deux animateurs sont en selle pour encore quelques années. Comedy Central vient de reconduire leurs contrats respectifs : jusqu'à la fin 2012 pour Colbert et jusqu'en 2013 pour Stewart. La couverture de l'élection présidentielle, *Indecision 2012*, émission politique la plus regardée par les jeunes aux États-Unis, est donc assurée. Au fil des ans, Stewart s'est imposé comme un interlocuteur crédible et son émission est désormais un passage obligé pour les politiciens. Quant à Colbert, certains affirment qu'il est le meilleur intervieweur aux États-Unis, rien de moins.



Stephen Colbert PHOTO AP

MIKE ALLEN, LE JOURNALISTE

Si vous étiez amateur de la série télévisée *West Wing*, ou si vous dévorez tout ce qui touche la vie politique américaine, alors vous devez absolument lire ce portrait de Mike Allen qui paraîtra dans le *New York Time Magazine* de demain (déjà disponible sur le site nytimes.com). Allen est considéré comme étant le journaliste le plus important à Washington, selon Dan Pfeiffer, directeur des communications à la Maison-Blanche, qui correspond avec lui presque tous les matins vers... 4 h 20. On dit aussi d'Allen qu'il est l'exemple type du journaliste traditionnel qui a su s'adapter au nouvel environnement multiplateforme des médias.

On peut lire Allen ici : **www.politico.com/playbook/**

SUR LES PLANCHES

BRUCE MURDOCH ET PENNY LANG, aujourd'hui au Café Campus.

JOHNNY WINTER, aujourd'hui au Club Soda.

THE GOODS, aujourd'hui à la Sala Rossa.

SUSANA BACA, aujourd'hui à L'Astral.

YOAVA, aujourd'hui au National.

CHARLOTTE GAINSBOURG, aujourd'hui à l'Olympia.

KEBEKO, demain au Club Balattou.

THE ROUGH SEA ET URSULA, mardi à la Casa Del Popolo.

MARCUS MILLER, mercredi à L'Astral.

K-RIM, mercredi au Club Lambi.

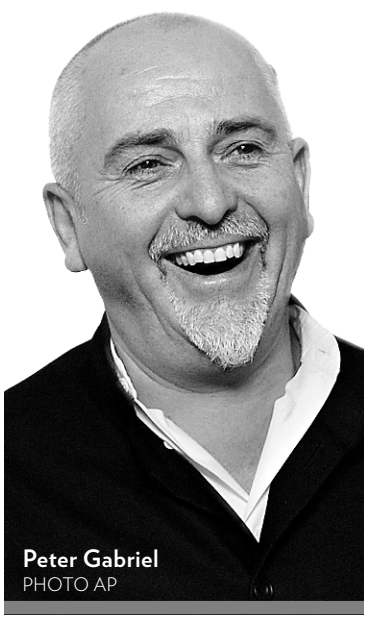
CORINNE BAILEY RAE, mercredi au Club Soda.

K. MARO, mercredi à l'Olympia.

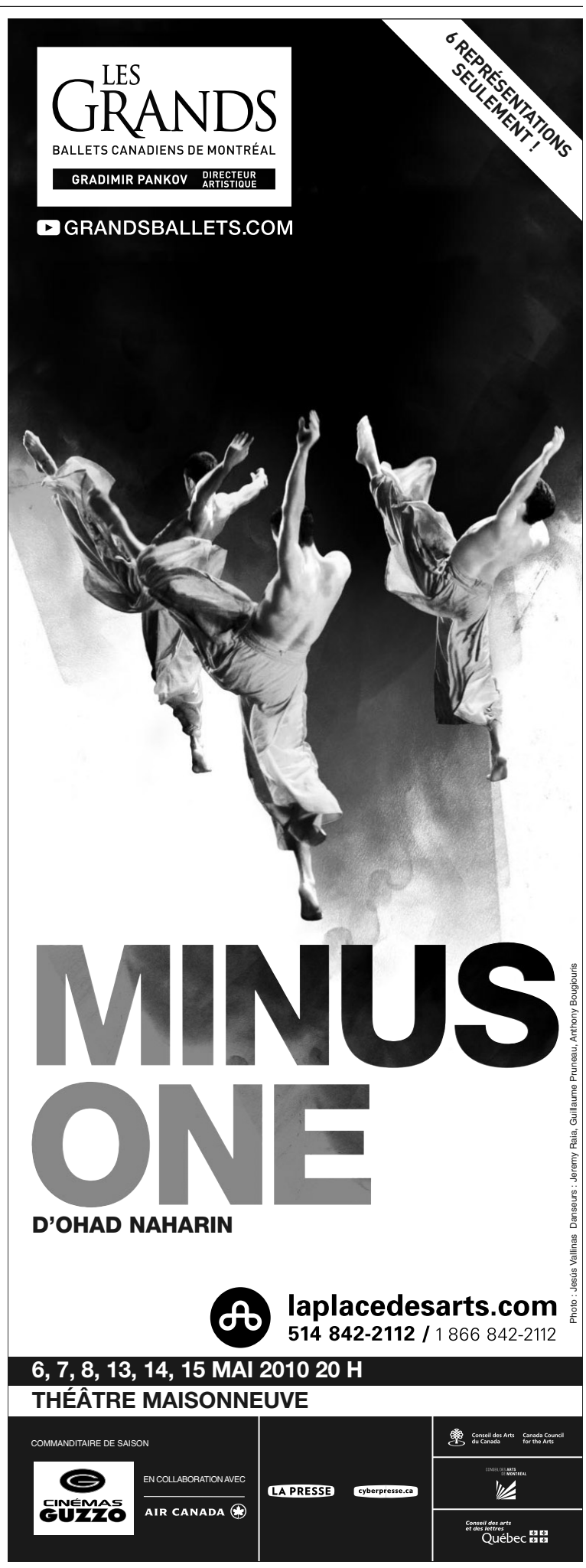
PETER GABRIEL, mercredi et jeudi au Centre Bell.

ARTHUR H, jeudi à L'Astral.

BARENAKED LADIES, vendredi au Métropolis.



Peter Gabriel PHOTO AP



ARTS ET SPECTACLES

LA GRANDE BIBLIOTHÈQUE / Guy Berthiaume

Cinq ans, toutes ses dents

La Grande Bibliothèque est un très grand succès et est perçue comme tel: une forme de bonheur... et de défi pour Guy Berthiaume, le nouveau patron de la plus grande institution culturelle du Québec

DANIEL LEMAY

PHOTO ANDRÉ PICHETTE, LA PRESSE

Guy Berthiaume a travaillé longtemps dans l'administration de la recherche universitaire. À BAnQ, ce spécialiste de l'histoire grecque administre désormais l'accès et la diffusion de la connaissance.

En juin dernier, après un processus «très discret», Guy Berthiaume, universitaire discret lui-même, a remplacé Lise Bissonnette à la direction de Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ).

Sans faire de bruit, l'ancien vice-recteur à la Recherche et à la Création de l'UQAM a traversé le boulevard De Maisonneuve pour s'installer comme président-directeur général de la Grande Bibliothèque, qui fête cette semaine ses cinq ans. Après avoir accueilli depuis 2005 plus de 14 millions de visiteurs.

Des deux choses qui ont vite sauté aux yeux du nouveau patron, la première s'est avérée «une surprise fabuleuse». «D'abord, j'ai été frappé de voir à quel point l'institution était perçue de façon positive dans tous les milieux», raconte Guy Berthiaume, Montréalais qui, après un doctorat en histoire grecque de l'Université Paris VIII, s'est spécialisé dans l'administration de la recherche universitaire. «La situation est très différente de ce que j'ai connu dans les universités, des entreprises utiles et nécessaires qui amènent un progrès incroyable, mais autour desquelles il y a toujours du scepticisme, du cynisme même, dans la population.»

L'autre aspect aurait pu, pour beaucoup, apparaître comme une «mauvaise» surprise; Guy Berthiaume, lui, y voit un défi, voire une assise de la force de la jeune institution. «Bibliothèque et Archives nationales est une organisation d'une grande complexité structurelle. En même temps, elle est unique au monde: nulle part ailleurs on ne trouve cette fusion entre une bibliothèque nationale, une bibliothèque publique et les archives nationales. Cette complexité de mandats finit par être notre force car on rassemble toutes les vocations documentaires dans une même institution.»

La clé de voûte de l'institution, explique son président, est son système informatique – cinq millions de visites virtuelles par année! «Nous sommes à l'avant-garde car nous n'avons pas à créer des passerelles entre des institutions indépendantes les unes des autres.» Le prochain (grand) pas informatique constituera en la mise en opération d'un outil informatique permettant de faire une recherche à la fois dans les livres et dans les archives. Position d'avant-garde ici aussi, mais ce n'est plus le cas du Québec quand on évalue le progrès à l'aune de la numérisation des livres. Opération sur laquelle BAnQ met «un accent majeur», même si son action directe en la matière ne touche que les livres «hors droits», c'est-à-dire publiés il y a plus de 50 ans.

«La survie de la culture québécoise passe par la numérisation.»

Guy Berthiaume n'a rien de l'alarmiste, mais ses propos n'en dépeignent pas moins l'urgence de la situation. «À la limite, la numérisation se pose comme une question de survie pour la culture et la science québécoises. La France s'apprête à investir 750 millions d'euros dans la numérisation. Éventuellement, si nos livres ne sont pas là, les gens vont aller chercher ailleurs...»

La Grande Bibliothèque – qui donne accès, par prêt électronique, à un grand nombre de livres... anglais – vient de conclure une entente avec certains libraires sur un mode de prêt électronique à la littérature courante. «Les livres patrimoniaux, nous les avons déjà; ce que les gens veulent, maintenant, c'est le dernier Dany Laferrière.» Trois semaines pour le lire: après, *L'énigme du retour* disparaît de votre lecteur.

Quant aux lieux physiques de la Grande Bibliothèque, ils approchent déjà de leur niveau maximal d'utilisation, avec plus de trois millions d'usagers annuellement. Et depuis le 1er avril, réductions obligent, la GB est fermée le lundi. «Nous voulions garder une qualité de service pour que la fréquentation de la Grande Bibliothèque reste une expérience agréable. Si les gens doivent faire la queue comme à l'urgence d'un hôpital, ce n'est plus une expérience agréable.» Objectif 2010-2015: rouvrir le lundi.

À cet objectif, que d'aucuns pourraient qualifier de «métro-centriste», s'en ajoute un autre qui touche les sept anciens centres régionaux des Archives nationales. «Il faut se donner les moyens pour que notre centre d'archives de Sept-Îles puisse rendre des services aux bibliothèques de la Côte-Nord», dira Guy Berthiaume qui n'hésite pas à appeler lui-même le 819 ou le 418 pour savoir comment ça va. «Nous voulons faire voyager nos expositions, augmenter le nombre de conférences et de rencontres, pour que, partout, chaque lieu devienne un centre à part entière de Bibliothèque et Archives nationales du Québec.»

Avec vue virtuelle imprenable sur l'îlot Voyageur...

JAMES FREY / *L.A. Story*

Mentir vrai

James Frey, le nouveau *bad boy* des lettres américaines, est de passage en ville pour le Festival littéraire international Metropolis Bleu. *La Presse* l'a rencontré pour discuter de son dernier roman et des controverses qu'il aime attiser.

CHANTAL GUY

James Frey a connu la consécration et la crucifixion sur la place publique entre 2003 et 2006 avec *A Million Little Pieces* (*Mille morceaux* en français) et *My Friend Leonard*, deux romans inspirés des bas-fonds de sa vie tumultueuse, qui lui ont valu d'être invité sur le très convoité plateau d'Oprah Winfrey. Mais des journalistes ont révélé que de larges pans du bouquin avaient été inventés de toutes pièces, ce qui a représenté pour plusieurs un crime de lèse-majesté biographique.

Seuls Brett Easton Ellis et Norman Mailer ne l'ont pas cloué au pilori dans la tourmente, alors que même son agent littéraire l'avait laissé tomber, tandis qu'Oprah lui rentrait dedans dans une émission spéciale intitulée « The James Frey Controversy ». Son troisième roman, paru en français sous le titre *L.A. Story*, offre le portrait éclaté de la ville de Los Angeles en suivant une multitude de destins, entrecoupés de détails historiques et de statistiques… qui ne sont pas toujours vrais.

« Je n'écris pas sur les papillons, j'écris pour changer la façon dont les gens pensent un livre, l'écriture, la lecture et comment ils vivent. »

Q Vous êtes devenu à la fois célèbre et paria avec *Mille morceaux*. Comment avez vous traversé cette controverse?

R C'était étrange, même surréaliste par moments, un peu inconfortable aussi, mais en général, cela m'a rendu heureux. *Mille morceaux* n'a pas été écrit comme un mode d'emploi pour s'en sortir, c'était un travail artistique, qui se voulait choquant, en combinant des faits, de la fiction, de la littérature. Quand le livre est devenu célèbre, il l'est devenu pour quelque chose qu'il n'était pas et quand la controverse est arrivée, il est devenu ce qu'il devait être. Je n'ai pas grandi avec l'idée d'être le gars le plus populaire, je voulais être un fauteur de troubles, je voulais devenir l'écrivain le plus controversé de mon pays. Les écrivains que j'aime sont Henry Miller, Kerouac, Michel Houellebecq ou Norman Mailer, parce qu'ils causent des problèmes. Alors tout ça, c'était bien, mais ce n'est pas arrivé de la façon dont j'aurais voulu.

Q Pourquoi croyez-vous que les gens sont obsédés par la vérité dans la fiction, et que même lorsqu'il s'agit de fiction, ils pensent que c'est la vérité?

R Je pense que les gens sont plutôt obsédés par les faits. Mais les faits et la vérité sont pour moi deux choses complètement différentes. Je pense que les Américains sont très hypocrites avec les faits. Dans tous les livres que j'écris, je joue, je démolis tout, je confonds tout, mais c'est toujours une question de vérité. C'est un pays qui a été fondé par des puritains avec une idée de la morale, mais c'est de la merde. Et c'était très drôle pour moi dans les dernières semaines quand on a appris qu'Oprah aurait inventé des grands bouts de son enfance…

Q Avez-vous connu des problèmes à la sortie de *L.A. Story* aussi?

R Si vous lisez les critiques américains, on écrit que c'est soit un grand livre, soit un livre horrible. Certaines personnes avaient un problème seulement avec l'idée que j'écrive un autre roman! Mais j'aime ça. Je n'écris pas sur les papillons, j'écris pour changer la façon dont les gens pensent un livre, l'écriture, la lecture et comment ils vivent.

Q Vous êtes arrivé à Los Angeles à 25 ans. Quelle a été votre première impression?

R Vous savez, tout le monde a ses idées sur Los Angeles. Une belle grosse ville remplie de belles personnes stupides qui veulent toutes devenir célèbres. Et quand j'y suis allé, je pensais que c'était vrai. L.A. est un endroit étrange, ce n'est pas une ville normale, elle n'a aucun centre, elle ne se développe pas normalement et n'existe pas normalement. Les premiers six mois, j'ai détesté, mais maintenant, c'est mon endroit favori. Je vis à New York à cause de ma femme.

Q Il y a très peu de « happy ends » dans votre roman.

R C'est plus près de la réalité. La plupart d'entre nous ne sont pas heureux, n'obtiennent pas ce qu'ils veulent, ne voient pas leurs rêves se réaliser, alors que L.A. est une ville entièrement basée sur le rêve. C'est trop facile d'écrire des *happy ends*, de la cochonnerie quétaine pour faire sourire les gens. Je voulais écrire un gros roman américain ambitieux sur une grosse ville américaine.

Q Quelles ont été vos recherches pour parsemer votre roman d'autant de détails et comment avez-vous construit sa structure éclatée?

R D'abord, j'y ai vécu neuf ans. J'ai trouvé le reste sur l'internet. Et quand je ne trouvais pas ce que je voulais, je l'inventais. Environ 30 % des informations dans le livre sont inventées. Mais personne ne pourrait faire la différence. Quant à la structure, elle est faite pour représenter la ville, le personnage principal du livre. Cette ville n'a aucune centre, donc je ne voulais aucune narration principale. La structure s'inspire aussi du monde rapide dans lequel on vit, alors que nous sommes bombardés d'informations, par la télé, la radio, les magazines, les livres, les journaux, l'internet.

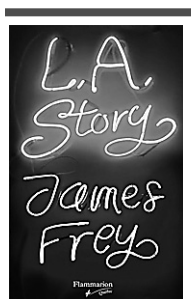
Q Et quel est votre prochain projet de roman?

R Je suis en train d'écrire un livre sur le testament final de la Sainte Bible. En fait, le troisième livre de la Bible après l'Ancien et le Nouveau Testament. Ça parle du Messie s'il habitait aujourd'hui New York. À quoi il ressemblerait, à quoi il croirait et comment il serait reçu. Ça risque d'être très fort ou très embarrassant. Mais vous savez, cela revient à ce débat sur les faits et la vérité. Beaucoup de gens pensent que la Bible est un recueil de faits absolus, mais elle a été écrite par des gens comme moi…

PHOTO ANDRÉ PICHETTE, LA PRESSE

« Je n'ai pas grandi avec l'idée d'être le gars le plus populaire, a dit l'auteur James Frey, à Montréal dans le cadre du festival Metropolis Bleu. Je voulais devenir l'écrivain le plus controversé de mon pays. Les écrivains que j'aime sont Henry Miller, Kerouac, Michel Houellebecq ou Norman Mailer, parce qu'ils causent des problèmes. »

James Frey sera en entrevue avec Danielle Laurin demain à 12 h 30 au Festival Metropolis Bleu, à l'hôtel Delta Centre-Ville (777 rue Université).



L.A. STORY
James Frey,
Flammarion Québec,
495 pages,

DANSE DANSE
SAISON 2010-11
ABONNEZ-VOUS TÔT
OBTENEZ LES MEILLEURES PLACES ET FAITES DES ÉCONOMIES !
BILLETS À PRIX RÉGULIER EN VENTE À PARTIR DU 1er MAI 2010
514.842.2112
SANKAI JUKU JAPON • THE NATIONAL BALLET OF CANADA • BJM DANSE MONTRÉAL • WAYNE MCGREGOR / RANDOM DANCE ROYAUME-UNI • GALLOTTA / GAINSBOURG / BASHUNG FRANCE • COMPAGNIE MARIE CHOUINAR
THE NATIONAL BALLET OF CANADA
BALLET NATIONAL DU CANADA
PROGRAMME DOUBLE
24 PRELUDE BY CHOPIN • Marie Chouinard
EMERGENCE • Crystal Pite
15 • 16 octobre 2010 • Salle Wilfrid-Pelletier
laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112
DANSEDANSE.NET
VIDEOS

THÉÂTRE

TRIO

ALEXANDRE VIGNEAULT

1 TANDEM SUISSE À L'USINE C

Le duo suisse formé de Martin Zimmerman et Dimitri de Perrot va clore la saison de l'Usine C avec un spectacle intitulé *Gaff Aff*. Créé en 2006 et présenté aux quatre coins du monde depuis, le spectacle s'appuie sur un dispositif scénique décrit comme un manège vivant (un immense tourne-disque) et utilise du carton pour créer différents univers. « Pour chacune de nos pièces, nous inventons une scénographie mobile qui représente simplement un lieu de vie », disent les artistes, qui amalgament poésie, musique, cirque, arts plastiques et chorégraphie. « C'est profond, drôle et tendre à la fois », a écrit *Le Parisien*, au sujet de ce spectacle qui sera présenté du 27 au 30 avril.

Benoît McGinnis PHOTO ALAIN ROBERGE, LA PRESSE

2 THÉÂTRE ESTIVAL À TERREBONNE

Benoît Brière a dévoilé la distribution de la pièce qui sera présentée à l'été au Théâtre du Vieux-Terrebonne. Benoît McGinnis sera en vedette dans *Retour d'ascenseur,* une comédie résumée ainsi sur le site de la salle de spectacles : « Une femme en tenue légère, une porte qui claque derrière elle et un mari jaloux ! » La table est mise pour un autre moment de théâtre estival tissé de malentendus. Alain Zouvi signe la mise en scène et dirige 10 comédiens dont Stéphane Breton, Évelyne Rompré, Annette Garant, Dino Tavarone et Anne Casabonne. *Retour d'ascenseur* de Gérard Lauzier est présenté du 10 juin au 4 septembre.

3 LES FINISSANTS DE L'ENT À L'ASILE

Les finissants de la promotion 2010 de l'École nationale de théâtre (ENT), section française, présenteront leur dernier exercice du 27 avril au 1er mai. Gill Champagne, directeur artistique du Trident (Québec) dirige les 12 élèves dans *Kliniken*, pièce du Suédois Lars Norén qui a pour cadre un hôpital psychiatrique. Une manière pour l'auteur de s'interroger sur ce qu'est la maladie et sur ceux qui ont l'autorité de déclarer que tel est sain et tel autre est déréglé du ciboulot. Jugeant que la pièce a quelque chose de la téléréalité, le metteur en scène a eu l'idée de la monter dans un… loft. *Kliniken* sera présentée du 27 avril au 1er mai au 2055-A avenue Desjardins, à l'angle de la rue Ontario. Renseignements : **www.ent-nts.ca**

MARC BEAUPRÉ ET EMMANUEL SCHWARTZ / *Caligula*

L'empereur joue au chef de chœur

Camus est un compagnon de route pour Marc Beaupré. De retour à La Chapelle, où il a présenté *Le silence de la mer* il y a deux ans, le comédien et metteur en scène dirige Emmanuel Schwartz dans une intrigante adaptation chorale de *Caligula*, première pièce de son « père spirituel ».

ALEXANDRE VIGNEAULT

PHOTO IVANOH DEMERS, LA PRESSE

Marc Beaupré (à droite sur la photo) a une relation particulière avec Camus. « Je me sens plus près de lui que de bien de mes contemporains. Quand je le lis, j'ai l'impression qu'il me parle comme un ami me parlerait. » Le comédien Emmanuel Schwartz (au centre), quant à lui, a fini par apprivoiser le théâtre de Camus.

Albert Camus était mort depuis 15 ans quand Marc Beaupré a vu le jour, au milieu des années 70. Les amitiés littéraires n'ont toutefois que faire de ce genre de considérations. Pour le jeune metteur en scène, l'écrivain et philosophe français est presque un intime. « Je me sens plus près de lui que de bien de mes contemporains, dit-il. Quand je le lis, j'ai l'impression qu'il me parle comme un ami me parlerait. Il y a quelque chose de très humain et de fraternel dans son écriture. »

Camus a écrit *Caligula* en 1938, soit quatre ans avant la publication de son célèbre roman *L'étranger*. Il y sonde l'esprit de l'empereur romain qui, remué par la mort de Drusilla, sa sœur et épouse, prend soudain conscience de l'absurdité de la vie. « Ce monde, tel qu'il est fait, n'est pas supportable », tranche-t-il avant d'ajouter cette phrase abondamment citée : « les hommes meurent et ils ne sont pas heureux ».

Caligula décide alors d'exercer sa totale liberté : il change les règles au gré de ses humeurs, manipule, rêve de décrocher la lune, gracie d'une main et condamne de l'autre. Il joue à Dieu, se joue du destin, n'hésitant pas à blesser ceux qui l'entourent, et parfois qui l'aiment, pour demeurer fidèle à sa vérité.

« J'ai trouvé très noble la révolte de cet homme qui, en découvrant que la vie n'a pas de sens, s'élève contre son empire, contre toutes les structures », expose le metteur en scène, qui a lu ce texte pour la première fois à l'adolescence. Marc Beaupré se dit par ailleurs très touché par la façon dont la pièce montre que le désir d'être authentique et intègre peut amener quelqu'un à faire du mal. « C'est une belle représentation de la vie, telle que je la perçois », dit-il encore.

« J'ai trouvé très noble la révolte de cet homme qui, en découvrant que la vie n'a pas de sens, s'élève contre son empire, contre toutes les structures. »

Emmanuel Schwartz, qu'il a choisi pour camper Caligula, s'avoue moins camusien que son metteur en scène, mais il a fini par apprivoiser ce théâtre de la pensée. « Ce n'est pas un théâtre d'action, fait-il remarquer. Tout est déjà arrivé ou se produira après. Ce qui est donné à voir, c'est le territoire mystérieux et nuancé de la pensée. Le parti pris de Marc est juste, parce qu'il a choisi d'appuyer ça. »

Diriger les voix

Peu intéressé par l'idée de diriger des comédiens en costumes et d'essayer de suggérer avec ses petits moyens une grandeur qui nécessiterait un budget hollywoodien, Marc Beaupré a effectivement choisi de ne pas s'attarder à reproduire la Rome antique. Puisqu'il s'avérait nécessaire de conserver la dimension impériale (« Caligula est à la tête d'un empire, ce n'est pas un ado de 15 ans qui confronte son père », dit-il), il a imaginé une dynamique qui ressemble à celle d'un orchestre symphonique.

Emmanuel Schwartz ne sera pas simplement Caligula, mais un coryphée, voire un chef d'orchestre, qui dirigera un chœur d'acteurs qui interpréteront les personnages clés de la pièce de Camus : Caesonia, Cherea, Scipion et Hélicon. Détail capital, tous les comédiens parleront dans des micros et leurs voix seront manipulées en direct par Caligula lui-même.

« Le conflit finit par se transporter dans le dispositif scénique qu'on a développé », raconte le metteur en scène. L'accumulation des voix trafiquées selon des techniques empruntées à la musique électroacoustique doit évoquer la foule. Caligula devient une espèce de chef d'orchestre, une position qui, pour Marc Beaupré, constitue une métaphore du pouvoir autoritaire que l'empereur exerce sur ses sujets.

Emmanuel Schwartz, qui est pourtant musicien, avoue que de pianoter sur une console de son et un échantillonneur tout en portant son propre rôle et son propre texte n'est pas une mince affaire. « Faire l'un ou faire l'autre, ça va, mais les deux en même temps, c'est un peu paniquant, dit-il. Conserver un tempo en livrant un texte qui a son rythme propre, c'est un casse-tête assez vertigineux. Il m'est arrivé à quelques reprises de demander qu'on arrête, durant les répétitions, parce que j'étais soit perdu dans les séquences, soit dans mon texte. »

Marc Beaupré sourit en écoutant son acteur évoquer ce défi qu'il lui impose. Tout doit se faire en direct, insiste-t-il toutefois, pour être « transparent » vis-à-vis des spectateurs, c'est-à-dire pour que ceux-ci aient sous les yeux les instruments avec lesquels il tente de créer la magie du théâtre. C'est sa manière à lui d'afficher son désir d'absolu.

***Caligula*, du 29 avril au 15 mai à La Chapelle.**

THÉÂTRES D'ÉTÉ

Le cahier spécial **L'été culturel** sera publié le samedi 29 mai. Les responsables des théâtres d'été sont priés de faire parvenir leurs programmes, au plus tard le 1er mai, à :

Pierrette Bouchard,
La Presse,
7, rue Saint-Jacques,
Montréal, Québec, H2Y 1K9

Courriel : **lp2@lapresse.ca**

LES LEÇONS DE MARIA CALLAS

Mourir sur scène

JEAN SIAG
CRITIQUE

La vie de Maria Callas vaut autant que ses prouesses vocales. Son ascension dans le monde de l'art lyrique, sans doute sa plus grande victoire et sa plus douce vengeance contre ses détracteurs, ne l'a pas empêchée de finir ses jours dans la plus grande solitude, un peu comme Édith Piaf ou Dalida.

Ces *Leçons* sont l'occasion d'apprécier les qualités de cette artiste engagée au physique ingrat (avant qu'elle ne perde 25 kg !), telle qu'imaginée par l'auteur américain Terrence McNally, qui s'est inspiré des master class que la *divina* a données à New York au début des années 70, devant public.

Louise Marleau, qui en est à sa deuxième interprétation de la Callas – elle l'a jouée en 2002 au Théâtre de la Dame Blanche – se donne corps et âme dans ce presque monologue de plus de deux heures, traduit par Michel Tremblay, qu'elle interprète avec beaucoup d'aplomb et d'intensité.

Dès le départ, elle s'adresse directement à nous, qui jouons le rôle du public. Cette relation avec la comédienne nous donne l'impression d'être en réelle communication avec la diva, qui fait la leçon à des élèves aussi admiratifs que dubitatifs.

Dubitatifs, car c'est à peine si la Callas les écoute. Chaque élève la plonge dans ses propres souvenirs et ses performances passées. Bellini, Verdi, Puccini, tous ces compositeurs évoquent pour elle tel succès ou telle épreuve. Ce qui ne l'empêche pas de marteler le même message : travailler, travailler, travailler. Avoir du courage. Surtout : savoir et comprendre ce que l'on chante.

Mis à part quelques longueurs dans les passages qu'elle récite en italien ou ces quelques moments d'égarement où elle perd son accent dalidien (où elle roule admirablement bien ses « r »), Louise Marleau porte ce spectacle à bout de bras, avec un certain humour et une froide douceur qu'on devine être celle de la Callas.

Louise Marleau, qui en est à sa deuxième interprétation de la Callas, se donne corps et âme dans ce presque monologue de plus de deux heures qu'elle interprète avec beaucoup d'aplomb et d'intensité.

La mise en scène de Denise Filiatrault, qui avait monté la pièce en 1996 avec Patricia Nolin dans le rôle principal, est parfaitement maîtrisée. Les élèves se présentent tour à tour devant elle, émergeant de la salle, nous offrant ainsi quelques numéros de chant gentiment livrés par Émilie Josset, Dominic Lorange et Geneviève Charest.

Au cours de ces exercices où Maria Callas, cassante, les corrige vaguement, la diva plonge dans ses rêveries. C'est le moment qu'ont choisi les créateurs des *Leçons* pour nous faire entendre de réels enregistrements, question d'entendre ou de réentendre cette voix singulière, ce phrasé parfait et cette virtuosité légendaire.

Louise Marleau traduit merveilleusement bien toute la douleur vécue par Callas dans sa vie amoureuse. Que ce soit avec l'Italien Baptista Meneghini, de 30 ans son aîné, qui devint son imprésario, mais de qui elle n'a jamais été amoureuse. Ou avec le célèbre armateur grec, Aristote Onassis – son véritable amour, qui n'aimait pas l'opéra – et qui la laissa pour une certaine Jackie Kennedy…

N'empêche que pour apprécier ce spectacle créé à Broadway en 1995, il faut avoir un certain intérêt, sinon pour la musique d'opéra, au moins pour l'histoire de ces interprètes qui meurent sur scène. Pour l'amour de la musique. Et de leur public.

***Les leçons de Maria Callas*, au Rideau Vert jusqu'au 22 mai.**

LE CABARET INSUPPORTABLE III

L'humour qui fait boum

Le *Cabaret insupportable*, créé en 2007 pour les 16 ans de la compagnie Transthéâtre, est une expérience limite, qui défonce le quatrième mur au théâtre en utilisant souvent l'humour au premier degré. Profitez-en, car ce troisième cabaret sera le dernier, puisque selon ses créateurs, Brigitte Poupart et Michel Monty, « le succès, c'est insupportable »...

CHANTAL GUY

Faut-il être un peu masochiste pour assister au *Cabaret insupportable*? Quand on vous accueille avec un air bête au guichet (en anglais seulement), qu'un clown vous agresse avec ses chansons stridentes pendant 10 minutes, qu'un acteur de théâtre expérimental, tout nu, vous pleure dessus? Ce ne sont que quelques exemples de ce que l'on a pu subir dans ce cabaret qui porte bien son nom. Mais comme le chante Jean Leloup: « Les gens aiment bien quand ça fait mal, et y'a pas de mal à se faire du bien. »

Le *Cabaret insupportable* ne ressemble à rien de connu et on vient y chercher n'importe quoi sauf du convenu. Cela a toutes les apparences et les qualités d'un show populaire, mais sans l'idée de la performance et du consensus. Dans ce cabaret, on a le droit d'être *poche*, c'est même très recommandé.

D'une certaine façon, ses artisans sont eux aussi un peu *masos*, puisqu'il s'agit d'un happening de comédiens rompus à toutes les exigences du métier. Par exemple Didier Lucien, qui a beaucoup souffert en récitant sur scène, mot à mot, le monologue d'un humoriste. Ou Brigitte Poupart qui a lu un verbatim d'un épisode de *Loft Story*. « D'une certaine façon, je teste jusqu'où je suis prêt à aller comme acteur » résume Lucien. Cette année, il va parler de la porno, non pour la dénoncer, mais pour exiger du public qu'il assume sa consommation...

Sortir de sa zone de confort

Malaises, exaspérations, rires jaunes, provocation. Le *Cabaret insupportable* est un ticket pas trop cher pour sortir de sa zone de confort – à 25 $ le billet pour le nombre de numéros, ils ne font pas vraiment d'argent. « Mais cela répond à un besoin du public, croit Michel Monty. C'est un public très diversifié d'ailleurs. Ce n'est pas destiné seulement à un petit cercle fermé. Disons que c'est une catharsis, ce que précisément on vient chercher au théâtre. »

On sort de sa zone de confort avec les risques que cela suppose. Michel Monty a déjà vu un couple se chicaner et quitter la salle pour ne plus y revenir. C'est que la frontière entre la scène et le public est en effet assez floue, puisque le spectacle commence dès qu'on met le pied au Lion d'or. Ils ont beaucoup ri l'an dernier en voyant la docilité du public qui évitait les tables affichant l'étiquette « réservé ». Le problème, c'est qu'elles en avaient toutes! « Ce spectacle attaque l'aspect conventionnel de nos vies, explique Christian Bégin. Ce n'est pas délibérément humoristique, on ne fait pas un gag pour le gag. Le rire vient du malaise. » Cette année, il proposera un numéro inspiré des grands voyageurs et des coachs de vie qui font des conférences. Son personnage commentera un diaporama de son voyage au métro de Longueuil...

Ce n'est pas destiné seulement à un petit cercle fermé. Disons que c'est une catharsis, ce que précisément on vient chercher au théâtre. » – Michel Monty, metteur en scène

C'est une première pour Jacques L'Heureux, qui sera à l'animation. Chacun des participants – et ils sont nombreux – a peaufiné son numéro dans son coin, il aura la responsabilité d'organiser la liaison entre eux. « Je ferai un peu de discipline, mais je ne dissiperai pas les malaises, dit-il. En fait, dans ce cabaret, on trouve un humour qui ne passerait pas ailleurs. L'humour permet de dire tout, mais pas n'importe quoi! ». Et, fait à noter, les numéros seront soumis « au ballotage », question d'explorer la notion de concours et d'élimination de la téléréalité, phénomène que d'aucuns trouvent insupportable. Ça, et les enfants vedettes, les vendeurs de cossins, les sondeurs d'opinions inutiles, entre autres irritants pénibles de l'existence.

Dérision et autodérision sont les maîtres mots de l'esprit de ce cabaret, selon Brigitte Poupart. « On ne rit pas seulement des travers de notre société, mais aussi de nous, conclut-elle.

Bonne nouvelle, ce troisième et ultime Cabaret Insupportable ne présentera que des numéros 100 % nouveaux, commis par François Bernier, Enrica Boucher, Emmanuel Bilodeau, Édith Cochrane, Patrice Coquereau, Stéphane Crête, Martine Francke, Geneviève Laroche, François Patenaude, André Robitaille et de nombreux autres. Les participations varient selon les soirs, et il faut noter aussi qu'on aura droit cette année à des prestations musicales de Marie-Jo Thério, Yann Perreau, Florence K. et Urbain Desbois.

***Le Cabaret insupportable III*, au Lion d'or, du 26 avril au 15 juin, les lundis et mardis.**

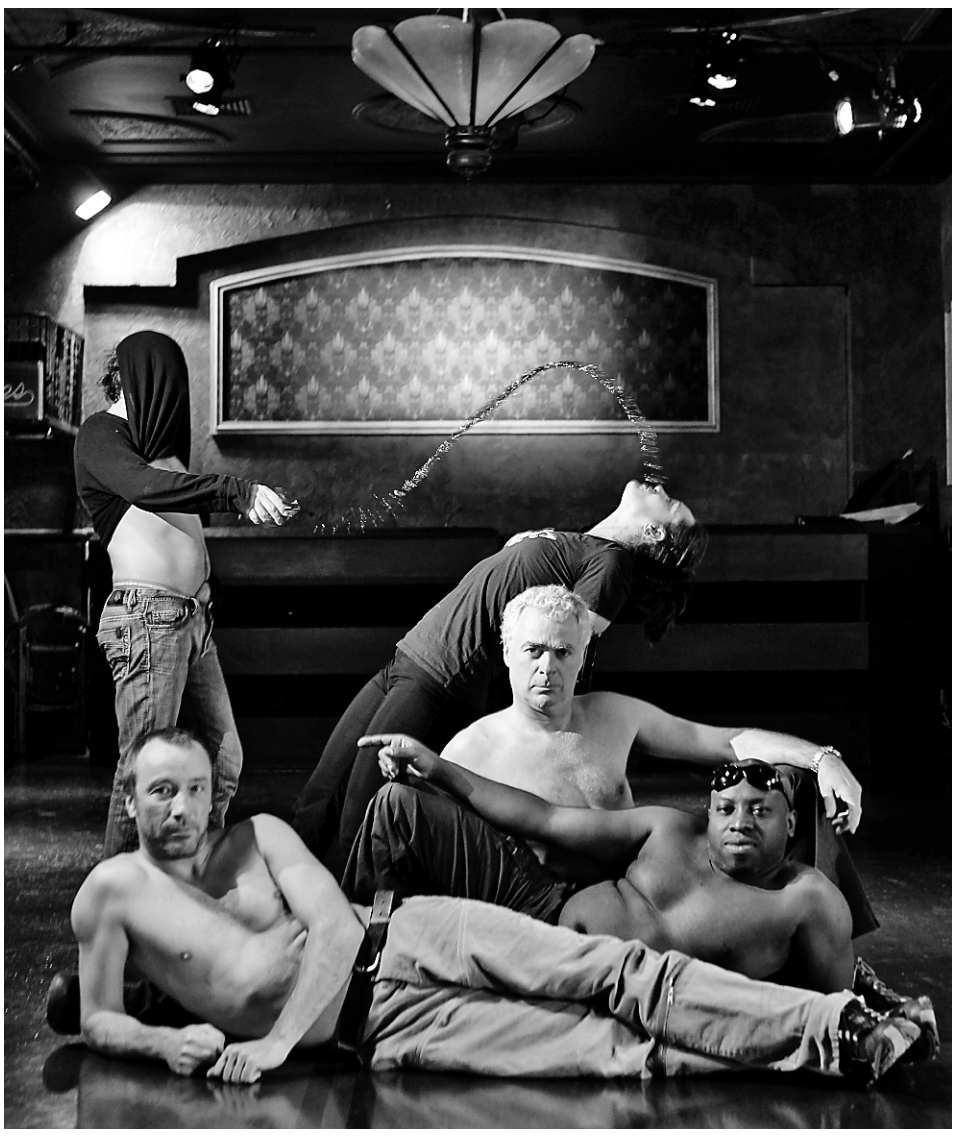
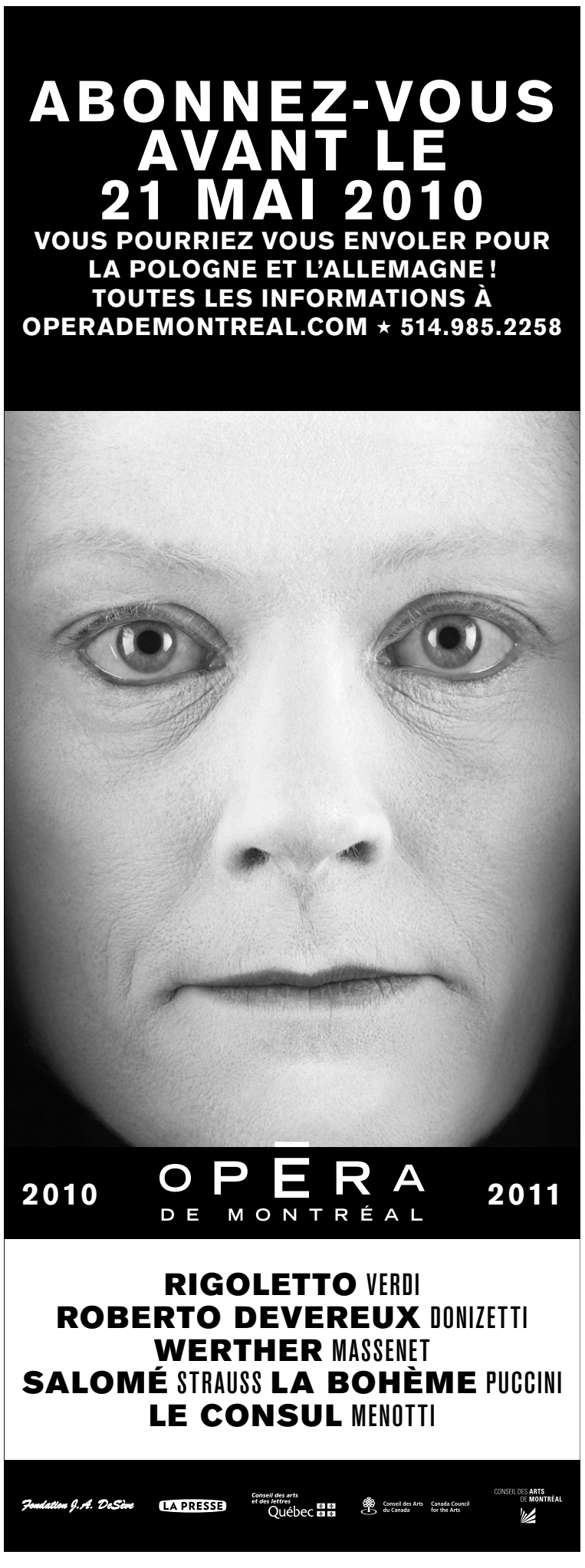


PHOTO MARTIN CHAMBERLAND, LA PRESSE

Quelques participants du *Cabaret insupportable* qu'on peut reconnaître : le metteur en scène Michel Monty, Jacques L'Heureux (qui animera la soirée) et Didier Lucien



ARTS ET SPECTACLES **THÉÂTRE JEUNESSE**

JEAN LAMBERT / *Tête à claques*

La revanche des exclus

La Maison Théâtre reçoit cette semaine de la visite de Belgique. Les Ateliers de la colline, qui fait du théâtre jeune public depuis une trentaine d'années, présente *Tête à claques*, créée en mai 2007 à Liège. Jouée plus de 250 fois, la pièce écrite et mise en scène par Jean Lambert, qui traite du thème de l'exclusion, débarque à Montréal, puis à Ottawa.

PHOTO FOURNIE PAR LA MAISON THÉÂTRE

Les interprètes des jumeaux de *Tête à claques*, Quantin Meert et François Sauveur.

JEAN SIAG

Adapté d'une nouvelle qu'il a écrite avec Dominique Renard, *Tête à claques* n'a rien à voir avec les personnages animés de Michel Beaudry. La pièce s'inspire plutôt d'un fait divers rapporté près de Liège, en Belgique, il y a environ cinq ans. Un jeune garçon de 12 ans avait alors été arrêté pour avoir mis le feu dans son village.

« Ce garçon, raconte Jean Lambert, joint au téléphone en Belgique, a déclenché une demi-douzaine d'incendies. Il a admis durant ses interrogatoires avoir vécu une année monstrueuse, où il était systématiquement humilié dans son école, où certains enfants l'enfermaient une journée entière dans une poubelle, etc. Il a fini par péter les plombs. »

Ce rejet, ou cette exclusion, a été le point de départ de l'auteur et metteur en scène, qui a imaginé des frères jumeaux totalement exclus de leur communauté, deux boucs-émissaires avec des caractères très différents qui, par désespoir ou par vengeance, mettent le feu dans leur village le jour de leurs 12 ans.

Dans la pièce, qui se déroule sur une période d'environ 20 ans, les deux frères, Stef et Mika, sont entourés de poupées (qui ne sont pas manipulées), qui sont intégrées dans le récit. « Il s'agissait de représenter les gens du village, explique Jean Lambert. Il y a donc une quarantaine de poupées ou de mannequins sur scène. »

Ces poupées, poursuit l'auteur, sont des objets d'art brut, et sont omniprésentes dans le décor et la scénographie. « On apprend dans l'histoire que ces poupées ont été créées par un des jumeaux, qui attend le retour de son frère, qui purge une peine d'emprisonnement. C'est en créant ces poupées qu'il parvient à exprimer sa souffrance. »

Car, faut-il le préciser, les deux frères racontent leur histoire alors qu'ils ont tous deux 24 ans, même si les tragiques événements ont eu lieu 12 ans plus tôt. « Les personnages ont un peu de recul, indique Jean Lambert, ce qui leur permet aussi de traiter le sujet aussi avec humour. »

Mais d'où lui est venue cette idée des poupées? « C'est en m'intéressant aux collections d'art brut en Europe que j'ai eu envie d'inclure ces poupées. L'art brut est une pratique artistique qui s'adresse à des personnes qui ont vécu des situations difficiles, qui ne sont pas des artistes comme tels, mais qui se servent de l'art pour s'exprimer, pour expurger les choses. »

« Je me rappelle d'un employé dans une petite ville aux États-Unis, raconte encore Jean Lambert, une personne discrète, solitaire, avec peu de relations, un petit boulot, qu'on a retrouvé un jour morte à la suite d'un infarctus. On a découvert que depuis 40 ans, l'homme utilisait le papier peint de sa maison pour créer une immense bande dessinée. Qui se trouve maintenant dans un musée! »

« L'art brut est une pratique artistique qui s'adresse à des personnes qui ont vécu des situations difficiles (et) qui se servent de l'art pour s'exprimer, pour expurger les choses. »

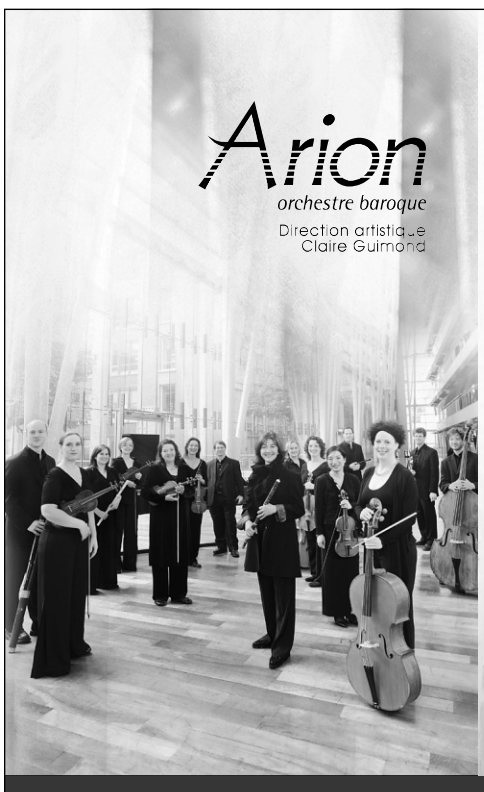
Cette forme de théâtre d'intervention sociale nourrit les Ateliers de la colline depuis ses débuts. D'où cette nouvelle création qui donne la parole à ces frères, deux têtes à claques, deux *toughs* qui ne supportent plus le regard méprisant de leurs voisins, ni même leur présence.

Tout commence par une fête organisée par la maman des jumeaux pour leur 12e anniversaire, sorte de tentative de réconciliation avec les habitants du village. « On se rend compte dans l'histoire que de génération en génération, cette famille est stigmatisée dans le village. Dès qu'il y a quelque chose qui ne se passe pas bien, on frappe sur cette famille-là. »

Cette manière de se donner du pouvoir en s'en prenant aux plus faibles existe malheureusement depuis toujours. Tout particulièrement dans nos écoles. Avec tout ce qu'on entend sur le taxage et l'intimidation, quel est le message que veut véhiculer ce spectacle?

« Ce que je trouve bien, dit Jean Lambert, c'est que le processus artistique permet aux personnages de dépasser leur douleur, de manière à ne plus penser à mettre le feu pour régler leurs problèmes, mais à communiquer. »

***Tête à claques*, à la Maison Théâtre du 29 avril au 9 mai. Et au CNA (Ottawa) du 12 au 16 mai. Pour les jeunes de 9 à 14 ans.**


Arion
orchestre baroque
Direction artistique Claire Guimond
VIVALDI
LES QUATRE SAISONS
29 & 30 avril, 20h
Salle Pierre-Mercure
Berri-Uqam
« Les Quatre Saisons comme vous ne les avez jamais entendues! »

Chef invité:
Stefano Montanari
violoniste (Italie)
Billets à partir de 10$
BILLETTERIE & INFORMATIONS
514.355.1825
www.arionbaroque.com
GazMétro la vie en bleu · LA PRESSE · 99,5 · Transcontinental · LA SCENA
Conseil des arts et des lettres Québec · Conseil des Arts du Canada · Canada Council for the Arts · Patrimoine canadien · Canadian Heritage · CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

NE MANQUEZ PAS
VOTRE DERNIÈRE CHANCE DE VOIR
PAROLES PAR TIM RICE & MUSIQUE PAR ANDREW LLOYD WEBBER
JESUS CHRIST SUPERSTAR

METTANT EN VEDETTE
TED NEELEY
VEDETTE DU CÉLÈBRE FILM JÉSUS
BILLETS ENCORE DISPONIBLES!
SAMEDI 1ER MAI
14H & 19H30
laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112
evenko.ca

À l'affiche à la MAISON DU FESTIVAL RIO TINTO ALCAN
en collaboration avec LA PRESSE cyberpresse.ca
À l'Astral
Commanditée par Astral Media

SIÈGES ASSIGNÉS
CE SOIR! La grande dame de la musique afro-péruvienne
Susana BACA
samedi 24 avril • 20h

CE MERCREDI! Hommage à Miles Davis
Marcus MILLER
Tutu Revisited: La musique de Miles Davis avec invité spécial Christian Scott
mercredi 28 avril • 18h30 et 21h30

CE JEUDI ET CE VENDREDI!
ARTHUR H Solo
jeudi 29 et vendredi 30 avril • 20h

LA grande dame de la batterie!
Cindy BLACKMAN
samedi 8 mai • 20h

Un saxophoniste original, un son unique
David BINNEY Quartet
jeudi 13 mai • 20h

Le *guitar hero* du Québec, de retour à la demande générale!
Steve HILL and the Majestiks
samedi 15 mai • 20h
BILLETS
L'ASTRAL DE LA MAISON DU FESTIVAL RIO TINTO ALCAN
305, rue Sainte-Catherine Ouest
514 790-1111 – ticketpro.ca
Pour toute la programmation, consultez: sallelastral.ca

EXPOSITION
LEONARD COHEN ARTWORKS
PLUS QUE 2 SEMAINES!
entrée libre

Galerie Lounge TD
Maison du Festival Rio Tinto Alcan
305, rue Sainte-Catherine ouest, 2e étage
514 288-8882
galerieloungetd.montrealjazzfest.com
Heures d'ouverture
Lundi fermé
Mardi – Mercredi 11h30 - 18h*
Jeudi – Vendredi 11h30 - 21h
Samedi - Dimanche 11h30 - 17h*
* La Galerie sera ouverte jusqu'à 21h les soirs de concert à L'Astral.
GALERIE LOUNGE TD
FESTIVAL INTERNATIONAL DE JAZZ DE MONTRÉAL

L'IRRÉPARABLE SAINT-GEORGE

Eddy Toussaint toujours vivant

Disparu du paysage québécois depuis plus de 20 ans, le chorégraphe Eddy Toussaint revient au pays avec un ballet consacré au chevalier de Saint-George, premier Noir de l'histoire de la musique classique.

PHOTO IVANOH DEMERS, LA PRESSE

Eddy Toussaint lors d'une répétition de *L'irréparable Saint-George*, qui sera plus qu'un ballet puisque le spectacle intégrera des éléments de théâtre et de chant classique.

JEAN-CHRISTOPHE LAURENCE

« L'histoire du chevalier de Saint-George est un peu la mienne. Il vient des Antilles, il a été accepté par la royauté et il fut presque guillotiné ! »

Eddy Toussaint ne blague qu'à moitié. Après avoir fait sa réputation comme père du ballet-jazz québécois dans les années 70, la chorégraphe d'origine haïtienne a vécu une petite mort dans les années 80, avec l'apparition d'une nouvelle génération de troupes de danse plus modernes, plus contemporaines, qui rompaient clairement avec la tradition du ballet classique, dont il souhaitait lui-même se rapprocher.

Parce qu'il ne se sentait plus à la place dans ce nouveau contexte chorégraphique, l'homme a décidé d'aller voir ailleurs s'il y était. Pendant 23 ans, il a vécu aux États-Unis, en Russie, en République tchèque, à Vancouver et à Toronto. Il boucle aujourd'hui la boucle de son ressourcement et revient à Montréal, là où tout a commencé pour lui en 1959. « Je m'ennuyais de mon fils, je m'ennuyais de ma culture et je me suis dit que finalement, je pouvais encore faire la différence au Québec. »

« Je me suis dit que finalement, je pouvais encore faire la différence au Québec. »

De retour depuis à peine un an, le chorégraphe n'a pas chômé. Il a fondé une nouvelle compagnie artistique au nom pas très sexy (Recontruct'Art Multi-médium-Montréal) dont la mission sera de ressusciter des créateurs oubliés. Puis il s'est lancé dans la production de ce nouveau spectacle multidisciplinaire consacré au chevalier de Saint-George (*L'irréparable Saint-George*) qui prendra l'affiche les 30 avril et 1er mai, au Monument-National.

Une vision d'auteur

Difficile de trouver mieux comme artiste à ressortir des *boules à mites*. Car le chevalier de Saint-George est effectivement passé à la trappe de l'Histoire.

Premier musicien classique noir, ce compositeur a connu son heure de gloire au XVIIe siècle, alors qu'il avait ses entrées chez la reine Marie-Antoinette. Fils d'une esclave guadeloupéenne et d'un noble français, il a composé des concertos, des opéras, des symphonies et des ballets, révolutionné l'art de l'escrime et s'est même battu pour la Révolution, en formant un régiment entièrement « nègre », dont faisait d'ailleurs partie le père d'Alexandre Dumas. Il a finalement été jeté en prison, alors que Napoléon interdisait toute interprétation publique de son oeuvre.

Comme tous ceux qui s'intéressent à l'histoire peu banale de ce personnage quasi romanesque, Eddy Toussaint croit que le chevalier de Saint-George a été mis de côté à cause de sa couleur. Raison de plus pour lui consacrer sa première production québécoise en plus de 20 ans.

À noter que *L'irréparable Saint-George* sera plus qu'un ballet. Le spectacle intégrera des éléments de théâtre et de chant classique, avec la soprano Brigitte Marchand dans le rôle de Marie-Antoinette, les acteurs Ralph Prosper (Saint-George) et Christophe Rapin (le géôlier), ainsi qu'un groupe de huit danseurs, dont Clara Houdet et Timothy Hopkins, qui incarneront à leur façon la reine et le compositeur.

Si l'on en juge par les répétitons auxquelles nous avons assisté cette semaine, il y aura aussi beaucoup d'humour, de touches créoles et de prises de liberté dans ce spectacle écrit par l'auteur Bernard Dion (*De l'impossible retour de Léontine en brassière*) et dont la direction musicale sera assurée par le baryton Norman Robert. Selon Bernard Dion, il ne s'agira ni plus ni moins que « d'une intérprétation historico-poétique » et d'une « vision d'auteur de la vie de Saint-George ».

Trop de méthodes

Mais on y verra par-dessus tout le retour d'un créateur réputé, qu'on avait presque fini par oublier. Fondateur des Ballets Jazz de Montréal et du Ballet Eddy Toussaint, le chorégraphe de 65 ans ne cache pas son trac à l'idée de renouer avec le public québécois.

Mais il revient parmi nous avec la ferme conviction qu'il aura ici une mission à remplir, soit celle de transmettre aux futures générations les bases d'un art qui s'est un peu perdu avec la dictature de la modernité.

« Pour la création, la danse québécoise est la meilleure au monde. *The best in the world*. Mais au niveau de la formation, il faut encore qu'on travaille fort, lance Toussaint. Il y a actuellement beaucoup d'écoles mais beaucoup trop de méthodes. C'est ce mélange de tout que je déplore. Je crois qu'on ne devrait suivre qu'une seule méthode et que la formation devrait se faire classiquement, comme ce fut le cas pour la plupart des grands danseurs internationaux. Vous savez, on peut dire tout ce que l'on veut avec le vocabulaire du ballet. Cela peut même être très divertissant… »

***L'irréparable Saint-George*, spectacle chorégraphié par Eddy Toussaint, le 30 avril au Monument-National.**

ARTS ET SPECTACLES **ARTS VISUELS**

MARION WAGSCHAL

La beauté de l'ordinaire

Marion Wagschal, qui expose ses œuvres à la galerie Battat Contemporary jusqu'au 5 juin, est de ces phénomènes artistiques dont la singularité émerveille et stupéfie à la fois.

ÉRIC CLÉMENT

Peintre figurative montréalaise, Marion Wagschal peint les corps humains dans leur plus grande banalité, dans leur réalité anodine avec une force évocatrice qui transforme ses personnages en héros et ses tableaux en pages d'histoire.

On quitte réjoui et impressionné cette exposition où la beauté émerge totalement, complètement de l'ordinaire humain et du quotidien, des relations entre les êtres, de leurs souffrances, de leur sexualité, de leurs errements.

Son tableau intitulé *Béhémoth* est une ode à la condition humaine. Un vieil homme est couché sur le dos, les jambes repliées comme un bébé prêt à être langé. Avec l'angle et la taille du tableau (2,15 m x 1,50 m), ses pieds ont une dimension démesurée.

Béhémoth est ce mot hébreu qui désigne la plus puissante créature de la Terre. C'est aussi le démon dans la religion juive. Marion Wagschal a peint avec le souvenir d'un homme couché en train de faire ses exercices physiques.

« Cette position m'avait beaucoup intriguée, dit-elle. Elle m'est longtemps restée à l'esprit, mais c'était tellement bizarre que je ne savais pas si je devais en faire un tableau. Je ne me suis rendu compte de ce que c'était vraiment qu'après l'avoir peint: notre fragilité au sein de l'univers. Notre mortalité. Quoi qu'on fasse, même si l'on devient un géant, on demeure un bébé. »

PHOTO ANDRÉ TREMBLAY, LA PRESSE

Née à Trinité de parents juifs allemands, Marion Wagschal n'est pas portraitiste. Elle s'intéresse à l'âme d'abord et y puise ce que sa main traduira.

Comme dans tous ses tableaux, les corps des personnages, sculptés par les ombres, frappent par leur réalisme, leur étrangeté et un certain lyrisme. Il n'y a pas d'embellissement dans la peinture de Marion Wagschal. En tout cas, pas au sens de l'esthétisme et de l'art pour l'art.

Dans ses œuvres, les ongles des pieds sont longs et déformés, les peaux avachies et ridées, les crânes dégarnis, les sourcils en broussaille, les mains meurtries, fatiguées et osseuses. Inspirée par Manet, Rembrandt ou Goya, elle est avant tout contemporaine et adepte de la peinture « musculaire ». « Je peins les accidents du corps, dit-elle. Le corps est une carte de la vie de chaque personne. »

Elle ne croit pas si bien dire. Son propre corps, qu'elle a peint en 1978 (*Cyclops*), traduit son désarroi d'alors: nue, la chevelure négligée et l'œil désabusé, elle a le pinceau en main et les pantoufles aux pieds, près d'un vase de tulipes fanées. Une toile sans compromis. « À ce moment-là, j'étais découragée et prête à abandonner la peinture », dit-elle.

Née à Trinité de parents juifs allemands, Marion Wagschal n'est pas portraitiste. Elle s'intéresse à l'âme d'abord et y puise ce que sa main traduira. « Je suis incapable de peindre sur commande. Je dois ressentir quelque chose et d'abord parler à la personne, percevoir sa force, sa façon d'être. »

M^me^ Wagschal, qui vient de prendre sa retraite de professeure au département de peinture et de dessin de la faculté des beaux-arts de l'Université Concordia, joue avec les contrastes et les contradictions, avec nos ennuis, nos fatigues, les affres de la vie.

Dans sa toile *Dottore*, elle met en scène des patients et des médecins dans une scène très Renaissance. Les docteurs portent des gants et les masques de la peste, avec ce long bec cornu qui, rempli d'épices, protégeait de l'odeur des cadavres. La souffrance est palpable. Mais c'est le chaos sanitaire d'ici et maintenant qu'elle décrit, celui du *C. difficile*, des urgences bondées et du système qui craque.

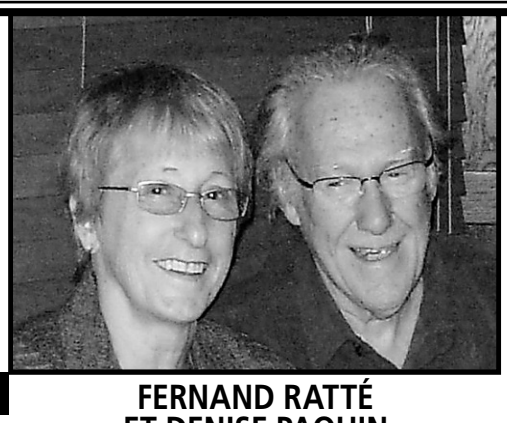
« Je peins les accidents du corps. Le corps est une carte de la vie de chaque personne. »

Cette exposition de Marion Wagschal est un événement. Le vernissage a eu lieu le 15 avril et presque toutes ses toiles sont vendues ou réservées. Mais il faut se déplacer à la galerie Battat. Pour la puissance exprimée par cette artiste montréalaise hors du commun… qu'elle célèbre si bien.

Marion Wagschal, jusqu'au 5 juin à la galerie Battat Contemporary (7245, rue Alexandra, suite 100)

CÉLÉBRITÉS…

DOCTEUR PIERRE MEUNIER
Joyeux 100e anniversaire de naissance
Chirurgien-gynécologue HDM du CHUM
Avec amour de la famille Meunier



FERNAND RATTÉ ET DENISE PAQUIN
Le 23 avril 1960
Félicitations pour votre 50ième anniversaire de mariage
De François, Carole et les enfants
ainsi que de Christian et Dominique qui vous aiment.

FÉLICITATIONS GISÈLE
Pour le lancement de ton livre
LES CARNETS DE GISÈLE
Denise, Élise, et François

VOUS AVEZ UN ÉVÉNEMENT À CÉLÉBRER ?

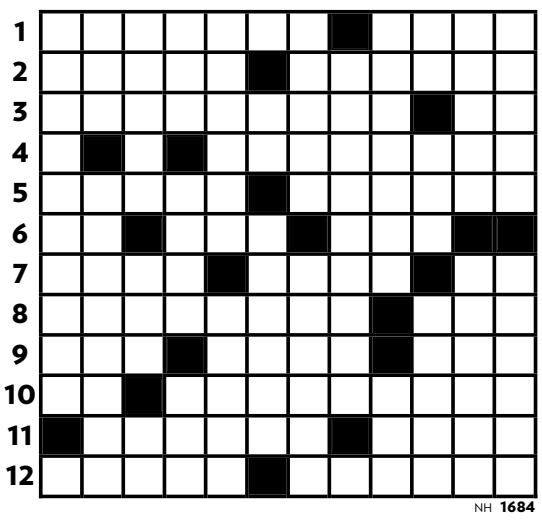
Soulignez-le !

tous les vendredis dans *La Presse*

LA PRESSE

Composez le (514) 285-7274
appels interurbains (sans frais) **1 866 987-8363**
celebrites@lapresse.ca

MOTS CROISÉS **DES ARTS**



NH **1684**

HORIZONTALEMENT

1 Elle joue dans Les leçons de Maria Callas, au Théâtre du Rideau Vert – Plaça dans un espace souvent réduit.
2 On en fait des paniers – Brider.
3 Son deuxième album s'intitule Le clan des Miros – Pronom.
4 Suisse ou Espagnol.
5 Tombeau rupestre égyptien – Son ton est le plus souvent tendre et triste.
6 Qui lui appartient – Temps universel coordonné – Déesse marine.
7 Périodes de trois mois – Passe sous silence – Initiales de l'actrice Sarandon.
8 Animatrice de Bluff – Agite pour mélanger.
9 Il soutient la quille d'un navire en radoub – Prénom de l'interprète de Natalie dans Les Parent – Unit par un intérêt quelconque.
10 Initiales de la comédienne Cochrane – Qui dure constamment.
11 Parodiée – Il est pointu à une extrémité.
12 … Tifo – Petit écureuil.

VERTICALEMENT

1 Auteur de C.A.
2 Résine malodorante (… fétide) – Prénom de la comédienne Nolin.
3 Nettoyé – Terme de philosophie – Il chante Maudit bonheur (ses initiales).
4 Prénom de la réalisatrice de La dernière fugue – S'emploie pour chasser quelqu'un – Chiffres romains.
5 Prénom de l'auteur de L'adieu aux armes – Parente.
6 Déchiffré – Pris en faute.
7 Abrasion – Conduites quelque part.
8 Personnes inexpérimentées.
9 Peignent les cheveux par mèches en les rebroussant de la pointe à la racine pour leur donner du volume – Grande voile.
10 Initiales du sculpteur Rodin – Sujet conscient et pensant – Vedette du film Borderline.
11 Ville du Kazakhstan – Équilibrées.
12 Espace public où s'affrontent des courants d'idées – Réglé avec autorité.

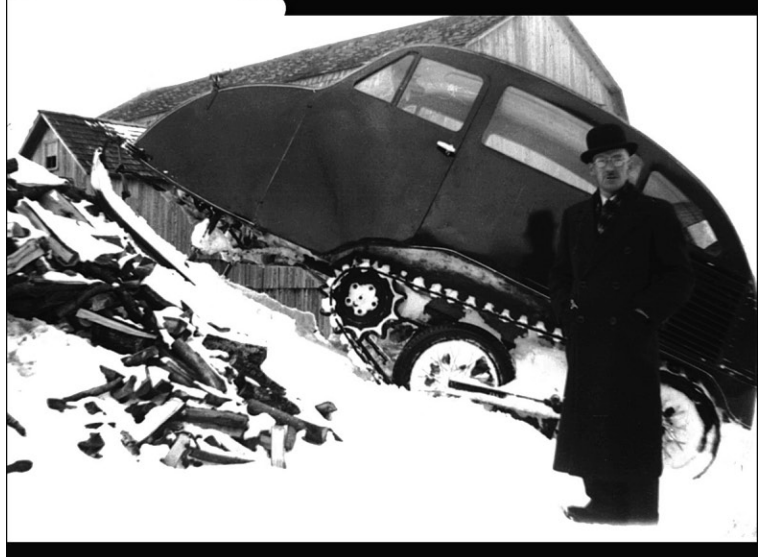
SOLUTION de la semaine dernière

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	L	E	G	A	U	L	T	■	D	R	A	P
2	A	C	E	R	B	E	■	R	U	E	■	R
3	C	R	A	B	E	■	C	O	R	V	E	E
4	H	A	I	R	■	R	A	B	■	E	U	S
5	A	N	■	E	C	O	L	I	E	R	E	S
6	P	■	I	S	A	B	E	L	L	E	■	E
7	E	T	C	■	F	E	R	L	A	N	D	■
8	L	O	T	I	E	R	■	A	N	D	R	E
9	L	U	E	S	■	T	U	R	C	■	U	T
10	E	R	R	E	S	■	E	D	E	N	■	A
11	■	N	E	■	O	R	L	■	R	E	A	L
12	R	E	S	I	L	I	E	R	■	T	U	E

NH 1683

NOUVELLE EXPOSITION

L'ingéniosité signée
J. Armand Bombardier
Le système barbotin-chenille



Découvrez le mécanisme qui a révolutionné le monde du transport!

Musée **J. Armand Bombardier**
Valcourt • 450 532-5300 • museebombardier.com

VOILÀ! VOTRE SOIRÉE DE TÉLÉVISION

Retrouvez les **grilles télé** d'aujourd'hui et de demain dans le *Voilà !* inséré dans *La Presse* d'aujourd'hui.

Votre guide télé complet sur
CYBERPRESSE.CA/TELE

ARTS ET SPECTACLES

ENTRACTE

entracte@lapresse.ca

CATHERINE SCHLAGER

SÉPARÉS À LA NAISSANCE

On s'est beaucoup inquiété pour l'état de santé de Jacques Parizeau. Hospitalisé à la suite d'une chute de tension artérielle, il y a deux semaines, l'ex-premier ministre va beaucoup mieux. Cela nous a permis de constater sa troublante ressemblance avec le vilain fermier Boggis du film *Fantastic Mr. Fox* de Wes Anderson. Même moustache fournie, mêmes yeux expressifs, même combativité face à l'adversité. Merci à Mathieu Valiquette pour la suggestion.

Boggis

Jacques Parizeau

EN HAUSSE… EN BAISSE

MICHAEL JACKSON

Moins d'un an après la disparition soudaine de Michael Jackson, le Cirque du Soleil fera revivre le roi de la pop à Las Vegas. Puisque l'artiste est irremplaçable, personne ne le personnifiera. On fera plutôt appel à ses chansons et musiques afin de recréer un spectacle. Grand amateur du Cirque – il aurait assisté à une dizaine de spectacles de son vivant – Michael Jackson aurait bien aimé être associé à une entreprise québécoise qu'il admirait.

CALL-TV

Eh oui, encore *Call-TV*! On a l'air de taper toujours sur le même clou, mais on ne peut passer sous silence les fréquentes erreurs dans les jeux (lionne avec un seul « n ») et les nombreuses niaiseries débitées par les animatrices Leila, Sunny Stella et Sarah. Après l'avalanche de plaintes, V avait promis des jeux plus clairs pour la deuxième saison de sa télé-tirelire. Visiblement, rien ne s'est amélioré.

ILS, ELLES ONT DIT

« Honnêtement, Dany, je ne savais même pas que j'étais en Catalogne. »

— **Simon-Olivier Fecteau** à *Tout le monde en parle*, à propos de l'article « En Catalogne avec Simon-Olivier Fecteau » paru dans *La Presse*.

« J'ai peur qu'il me fasse donner des volées à Gérald (Tremblay). »

— **Régis Labeaume**, qui s'inquiète de la création de son double par Serge Chapleau à *Et Laflaque créa Labeaume*.

« On est obligés de se servir d'eux, ces bâtards-là. »

— **Michèle Richard** parlant des journalistes au *Verdict*.

« La langue, c'est l'ADN de toute culture. Quand on perd sa langue, il se perd partout dans le monde des bibliothèques de savoir, de connaissance et de compassion. »

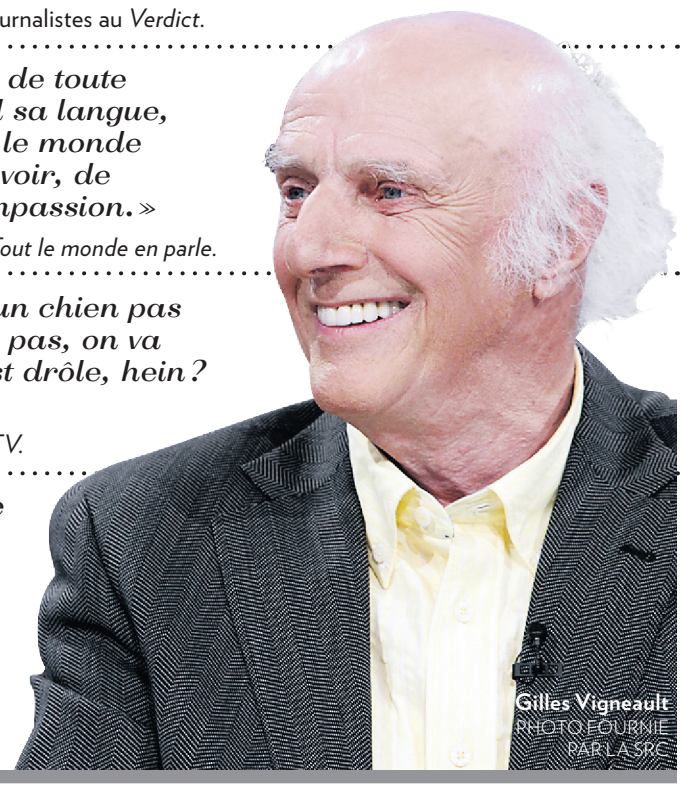
— **Gilles Vigneault**, poétique, à *Tout le monde en parle*.

« Comment on appelle un chien pas de pattes ? On l'appelle pas, on va le chercher. Eh que c'est drôle, hein ? Ha ha ha ! »

— **Leila** et ses *jokes* plates à *Call-TV*.

« Je vais dîner avec une poutine extra-fromage, comme ça toutes mes portions de produits laitiers de la journée seront comblées. »

— **Alex Perron** sur *Twitter*.



Gilles Vigneault
PHOTO FOURNIE PAR LA SRC

SPECTACLES

CLASSIQUE

CHAPELLE HISTORIQUE DU BON-PASTEUR

Les Boréades. Aujourd`hui à 20h. – Elena Denisova, violoniste, Alexei Kornienko, pianiste. Schubert, Dimitrov, Zemlinsky. Demain à 15h30 –

CONSERVATOIRE

Festival Théodore Dubois. Trio Hochelaga, Marc Boucher et Anne Saint-Denis, chanteurs, Olivier Godin et Carole Dubois, pianistes. Aujourd`hui à 19h30. Avant-propos musical: Louis Lavigueur à 18h30 – Christopher Maltman, baryton. Au piano: Graham Johnson. Beethoven, Schubert, Loewe, Schumann, Wolf, Brahms. Demain à 15h. Société musicale André-Turp.

MAISON DES JMC

Festival Chopin. Ian Parker et Quatuor à cordes Cecilia. Aujourd`hui à 14h30 – Richard Raymond. Aujourd`hui à 19h30. – Winston Choi. Demain à 14h. – Avan Yu. Demain à 19h30.

ÉGLISE DES SAINTS-ANGES (Lachine)

Massimo Nosetti. Demain à 15h.

SALLE WILFRID-PELLETIER (Place des Arts)

Orchestre Symphonique de Montréal. Dir. Kent Nagano. *La Mer* et *Jeux* (Debussy) Jeu de cartes (Stravinsky), Symphonie no 35 (Mozart). Demain à 14h30.

DANSE

AGORA DE LA DANSE

Cock-pit. Aujourd`hui à 14h.

VARIÉTÉS

LES BOBARDS (4328, St-Laurent)

Bomboruba. Demain à 20h.

CLUB SODA

Johnny Winter. Aujourd`hui à 20h.

FONDATION ARTE MUSICA

JOURNÉES SCHUMANN
du 30 avril au 9 mai

Un panorama en 5 concerts de la musique de chambre, des lieder et de l'œuvre pour piano de Robert Schumann

Quatuor à cordes SuperNova, Trio Hochelaga
Mathieu Gaudet, piano
Suzie LeBlanc, soprano, et Robert Kortgaard, piano
+ concert famille, film, conférence

Pavillon Michal et Renata Hornstein
Musée des beaux-arts de Montréal - 1379, rue Sherbrooke Ouest

~

Billets : 25 $ / VIP du Musée : 18 $ / 30 ans ou moins : 12,50 $
CARTE D'ABONNEMENT 5 CONCERTS : 50 $

en vente en ligne au mbam.qc.ca/concerts
au 514-285-2000, option 5, ou à la Billetterie du Musée

fondationartemusica.ca

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

LES GRANDS EXPLORATEURS
www.LesGrandsExplorateurs.com

Voyez le monde autrement dans une salle près de chez vous !

SAISON 2010 - 2011

ESPAGNE
INDONÉSIE
LIBYE
THAÏLANDE
BRÉSIL
ISTANBUL

ABONNEZ-VOUS
et courez la chance de gagner un séjour à Barcelone !

www.LesGrandsExplorateurs.com
514 521-1002 ou 1 800 558-1002

PRÉSENTÉ PAR
Groupe Investors
Services Financiers Groupe Investors Inc.
Cabinet de services financiers
clubvoyages
Cet endroit dont vous rêvez. Nous vous y conduirons.
LA PRESSE

MAINTENANT OU JAMAIS : DERNIÈRE SEMAINE !

★★★★
« Une exposition incontournable ! »
Nicolas Mavrikakis, *Voir*

« L'exposition donne un tour d'horizon de tout ce que Tiffany a pu faire. Éblouissant, extraordinairement beau, ça vaut largement le détour… »
René Homier-Roy, *C'est bien meilleur le matin*

LE VERRE SELON
TIFFANY

Nocturnes les mercredis (à moitié prix), jeudis et vendredis soirs jusqu'à 21 h

Gratuit pour les enfants de 12 ans et moins*
* Accompagnés d'un adulte. Non applicable aux groupes.

Nouveau ! Audioguide incluant commentaires et promenade musicale

Horaire des visites commentées disponible sur mbam.qc.ca/tiffany

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL
Pavillon Michal et Renata Hornstein
mbam.qc.ca/tiffany

JUSQU'AU 2 MAI

LA PRESSE cyberpresse.ca AIR CANADA

Une exposition conçue et produite par le Musée des beaux-arts de Montréal. Sa tournée est organisée en collaboration avec sVo – Musée du Luxembourg, Paris, et le Virginia Museum of Fine Arts, Richmond.
Louis C. Tiffany, Lampe *Dragonfly* (détail), dessin attribué à Clara Driscoll, avant 1906-vers 1920. Richmond, Virginia Museum of Fine Arts, gift of Sydney and Frances Lewis. Photo Katherine Wetzel © Virginia Museum of Fine Arts

ARTS ET SPECTACLES

UN DEMI-SIÈCLE DE MUSIQUE BRÉSILIENNE

1958

• **Bossa nova**, une samba ralentie et traversée par le jazz moderne et les musiques impressionnistes.

DÉBUT DES ANNÉES 60

• **Jazz brésilien**, des musiciens s'associent aux compositeurs originels de la bossa nova et contribuent à l'évolution du genre.

FIN DES ANNÉES 60, DÉBUT 70

• **Tropicalia**, qui plonge la samba et la bossa nova dans la nouvelle pop culture mondiale, rock, psychédélique, folk, etc.

• **Musica popular brasileira (MPB)**, chanson populaire urbaine post bossa nova.

• **Samba funk**, **samba rock**

BRÉSIL NOUVEAU
10 ALBUMS ESSENTIELS

ALAIN BRUNET

MARCELO CAMELO

À 32 ans, Marcelo Camelo est considéré comme l'un des artistes indés les plus marquants de sa génération, originaire de Rio de Janeiro et relocalisé à São Paulo, le guitariste et chanteur a déjà fait partie du groupe rock carioca Los Hermanos. Les chansons de *Sou*, son plus récent album, déconstruisent les références connues de la musique populaire brésilienne sans qu'on en perde la trace. Album à écouter : *Sou*

OTTO

Originaire du Pernambuco, Otto est l'un des grands innovateurs de la nouvelle chanson brésilienne. Comme feu Chico Science et Naçao Zumbi, il fut d'abord associé au mangue beat de la région de Recife. Sa musique est fine et d'autant plus complexe sur le plan des arrangements et des références régionales, nationales ou internationales. Album à écouter : *Certa Manhã Acordei de Sonhos Intranquilo*.

KASSIN + 2

Natif et résidant de Rio de Janeiro, Kassin a 36 ans et s'impose parmi les créateurs les plus prolifiques de la nouvelle scène brésilienne. Avec Moreno Veloso (fils de Caetano) et Dômenico Lancelotti, il forme le groupe + 2 en plus de réaliser les albums de nombreux artistes issus de la scène émergente ; Vanessa de Mata, Mallu Magalhães, etc. Album à écouter : *Futurismo*.

ROMULO FRÓES

Lorque les connaisseurs brésiliens évoquent la crème paulista, Romulo Fróes vient régulièrement en tête de liste. Cet auteur-compositeur-interprète d'exception joint à ses sources brésiliennes les musiques progressives de la planète rock et le jazz moderne. Album à écouter : *No Chaô Sem O Châo*.

MALLU MAGALHÃES

Mallu Magalhães n'a pas encore 18 ans et elle a déjà enregistré deux albums dont les chansons (surtout interprétées an anglais, un peu en portugais) puisent dans la crème de la pop culture anglo-américaine. Tout a commencé lorsque ses premières créations ont créé un impact colossal sur l'internet. Petite amie de Marcelo Camelo et fille d'architecte, cette jeune femme est promise à une carrière brillante. Album à écouter : sans titre, paru en 2009.

LULINA

Native de Recife, Lulina ne cesse de multiplier les enregistrements autoproduits depuis qu'elle s'est établie à São Paulo. Marquée par le folk et la pop des années 60, elle exploite ces références afin de créer un corpus chansonnier de haute volée. De surcroît, on dit d'elle qu'elle est une excellente parolière… qui s'exprime en portugais. Album à écouter : *Cristalina*

NAÇÃO ZUMBI & 3 NA MASSA

De Recife, Nação Zumbi accompagnait naguère le visionnaire Chico Science avant qu'il ne meure tragiquement dans un accident de la route au début de sa carrière – en 1997. La nation zombie malaxe allègrement les rythmes brésiliens au rock, au rap, au R & B. Album à écouter : *Fome de Tudo*.

VANESSA DE MATA

Originaire du Mato Grosso, établie à São Paulo, cette chanteuse de 34 ans est une fleur de la musica popular brasileira. Elle a écrit des chansons reprises par Daniela Mercury, Caetano Veloso et Maria Bethania. Après avoir interrompu des études de médecines, Vanessa de Mata fut mannequin et joueuse de basketball avant de faire chanteuse. Album à écouter : *Sim*

MARCELINHO DALUA

Établi à Rio de Janeiro, Marcelinho DaLua est DJ, réalisateur, chanteur. Il est l'un des principaux réformateurs de la musique carioca, ayant hybridé la bossa nova et la samba au drum'n'bass, au funk, au dub et au reggae. Il est aussi membre de l'excellent groupe Bossacucanova. Album à écouter : *Social*.

CONTRA FLUXO

Puisant dans le meilleur hip hop afro-américain des années 90 (A Tribe Called Quest, Guru, De La Soul, Jurassic Five, Pharcyde, etc.) le groupe Contra Fluxo ramène la qualité dans le hip hop et nappe son hip hop brasileiro de la crème des voisins du Nord. Album à écouter : *SuperAção*.

Découvrez ces musiques sur l'internet. Les hyperliens sont fournis à cyberpresse.ca/brunet.

MUSIQUE NOUVELLE

L'ÉRUPTION

PHOTO FOURNIE PAR ARIEL MARTINI

Le producteur et DJ de São Paulo, Dago Donato

Le Brésil musical d'aujourd'hui est un monde autosuffisant dont on ne connaît que les clichés : samba de carnaval, bossa nova, jazz samba, tropicalia… Bien aiguillé, il suffit pourtant d'aller sur l'internet pour découvrir un formidable bouillon de culture. Alain Brunet rentre de São Paulo et Rio de Janeiro, où il a rencontré des artistes et professionnels de la musique parmi les plus allumés de leur génération. Quelques concerts et quelques dizaines d'albums plus tard, voici son bilan.

ALAIN BRUNET

BRÉSIL

Soir de virée dans le quartier Botafogo, à Rio de Janeiro. Le club Pista 3 accueille des musiciens de funk-jazz-rock psychédélique. Le célèbre compositeur Marcos Valle y est invité à improviser auprès des membres du groupe Paraphernalia. Dans la salle, une autre figure connue de l'auditoire se trémousse.

Alexandre Kassin, grand gaillard de 36 ans, s'avère parmi les musiciens, réalisateurs et arrangeurs les plus doués de la nouvelle musique brésilienne. Natif de Rio de Janeiro, il a déjà vécu à New York, mais il a choisi le Brésil après le grand traumatisme du 11 septembre 2001. Avec Moreno Veloso (le fils du grand Caetano) et Dômenico Lancelotti, Kassin forme le groupe + 2 (Mais Dois). Avec + 2, Kassin a déjà réalisé et lancé plusieurs albums.

On le rencontre alors qu'il rentre d'un long séjour dans les studios de São Paulo, pour qu'il nous parle de ses réalisations. Il fournit d'abord l'exemple de la chanteuse Vanessa Da Mata. « Sur son album, elle fait entre autres un duo avec Ben Harper : un vrai tube. L'enregistrement a été réalisé en Jamaïque avec pour section rythmique Sly Dunbar et Robbie Shakespeare, des guitares africaines et le clavier brésilien de João Donato, etc. Un mélange unique, j'ose affirmer. »

Parmi ses meilleures prises, Kassin cite également l'adolescente Mallu Magalães, qui fut d'abord phénomène internet. « Alors qu'elle n'avait que 15 ans, ses premières chansons ont généré près d'un milliard de clics sur l'internet. Aujourd'hui, Mallu a 17 ans, deux albums à son actif. J'ai réalisé le second. Je crois sincèrement qu'elle est très douée. Elle joue plusieurs instruments avec une facilité déconcertante. Elle crée ses vêtements, brille dans l'horticulture et l'aménagement paysager. Vraiment spéciale. »

Pour exercer son métier de musicien et réalisateur en plus de mener ses projets (un album solo sera lancé très bientôt), Kassin effectue de vigoureuses navettes entre Rio, sa ville natale où il choisit de résider, et São Paulo, où il encadre de nombreux chanteurs et groupes.

Sa passion pour les musiques nouvelles le mène également dans le nord du pays. « Chaque localité développe sa musique, fait-il observer. On ne peut se limiter aux deux plus grandes villes du Brésil.

PHOTO FOURNIE PAR ARIEL MARTINI

Holder, un des bons groupes indés du Brésil.

ANNÉES 80

• **Funk carioca**, d'abord inspirée du Miami bass, une musique électronique assez simple, destinée essentiellement à la danse et créée par les DJ des quartiers pauvres de Rio.

• **Baile funk**, qui signifie bal funk, continuation du funk carioca. Des milliers de soirées baile funk se tiennent chaque semaine au Brésil.

ANNÉES 90

• **Mangue beat**, authentique mouvement musical imprégné de rock nouveau, hip hop, soul et rythmes typiques de la région du Pernambuco.

• **Hip hop brésilien**, mouvement musical parmi les plus importants du Brésil, il n'a cessé de proliférer dans les grandes villes du pays.

FIN DES ANNÉES 90

• **Brazilectro**, variantes brésiliennes de la musique électronique proéminente au cours de cette décennie et celle qui suit.

ANNÉES 2000

• **Afroreggae**, devenu très présent dans la musica popular brasileira, comme il l'est dans le hip hop et l'électro brésiliens.

BRÉSILIENNE

À part São Paulo et Rio, Belem do Pará et Recife me semblent actuellement les deux villes les plus intéressantes. Vous pouvez y découvrir du nouveau chaque soir. »

Il faut savoir que des villes secondaires comme Belem et Recife comptent respectivement 2,1 et 3,7 millions d'habitants !

« À Belem, par exemple, on use de rythmes exclusifs à la région (l'estuaire de l'Amazone), quelque part entre l'afro et l'amérindien. On y a aussi créé un style, la techno brega. On y reprend de la musique ringarde (brega) qu'on rejoue très rapidement en mode électronique », explique Kassin.

À Recife, capitale du Pernambuco située dans le nord-est du pays, plusieurs rythmes locaux sont aussi mélangés avec le rock, l'électronique, la pop brésilienne. « Ainsi on fait quelque chose de neuf avec les rythmes traditionnels, affirme notre interviewé. Des groupes et artistes très intéressants en sont issus. »

Le règne revendiqué par São Paulo

Dans l'imaginaire mondial, Rio de Janeiro s'impose encore comme étant la capitale culturelle du Brésil: samba, carnaval, bossa nova, funk, baile funk… Pour les professionnels de la musique résidant à São Paulo, rien n'est moins sûr.

La mégapole brésilienne est peuplée de plus de 18 millions d'habitants, soit 7 millions de plus qu'à Rio, où les favelas jouxtent les quartiers riches. À São Paulo, où les bidonvilles se perdent plutôt en périphérie, on a l'impression d'investir un Manhattan tropical.

« Le milieu underground de São Paulo explose littéralement. Nous avons le sentiment de vivre la renaissance qu'a vécu New York en 1979, une grande année pour la musique alternative de l'époque. Tant de groupes importants y émergeaient », pense Eduardo Ramos. Ce trentenaire est agent d'artistes, promoteur de concert et a sa propre étiquette. C'est par son entreprise que les albums du groupe montréalais Arcade Fire ont été distribués au Brésil.

Tard dans la nuit paulista, on se rend avec Eduardo au Tapas Club, un des innombrables lieux de la rue Augusta, artère de Consolação, quartier très branché de cette mégapole qui ne prévoit aucune heure de fermeture. Voilà ce que nous indique fièrement notre interviewé. « À Rio, affirme-t-il sans ambages, c'est mort ! Rien à voir avec les grandes années de la bossa nova et de la tropicalia. Plusieurs salles et lieux culturels émergent à São Paulo. »

« Le milieu underground de São Paulo explose littéralement. Nous avons le sentiment de vivre la renaissance qu'a vécu New York en 1979, une grande année pour la musique alternative de l'époque. Tant de groupes importants y émergeaient. » – Eduardo Ramos, agent d'artistes

Début trentaine, à l'instar d'Eduardo Ramos, Dago Donato est aussi un jeune producteur, DJ et propriétaire d'un club de nuit nommé Neu. Chaque vendredi, il fait danser sa clientèle jusqu'au lendemain matin.

« La scène musicale de São Paulo, affirme-t-il fièrement, n'a jamais été aussi diversifiée. On ne peut d'ailleurs résumer l'activité musicale à une scène, mais à plusieurs. Cette diversité encourage des musiciens de partout au pays à s'y installer: Lulina vient de Recife, Cidadão Instigado's est issu de Fortaleza, le chanteur Marcelo Camelo vient de quitter Rio pour y enregistrer un album avec un groupe post-rock de São Paulo, Hurtmold. Et ainsi de suite.

« Je suis certain que São Paulo sera reconnu comme l'un des pôles majeurs de la musique mondiale, affirme Dago. Ce n'est qu'une question de temps. »

CYBERPRESSE.CA

BRÉSIL

À lire également: Un demi-siècle de musique brésilienne et Marcos Valle, un témoin toujours allumé, sur **cyberpresse.ca/bresil**

PHOTO MARTIN CHAMBERLAND, ARCHIVES LA PRESSE

Alexandre Kassin (à droite) accompagnait Moreno Veloso – fils de Caetano Veloso – lors de son passage à Montréal en 2001. Presque dix ans plus tard, les deux musiciens travaillent toujours ensemble en sein du groupe Kassin +2 (avec Dômenico Lancelotti), et Kassin est devenu une figure de proue de la nouvelle musique brésilienne.

À SÃO PAULO, ON CHANTE AUSSI EN ANGLAIS

ALAIN BRUNET

Parmi les centaines de groupes indépendants de São Paulo, les professionnels citent d'abord Holger, excellent groupe indé qui s'exprime en anglais dans un marché très majoritairement unilingue.

Rencontré avec ses collègues une terrasse de Vila Madalena, Arthur Britto, batteur et multi-instrumentiste, se justifie : « Nous avons grandi au Brésil et même si nous avons entendu des musiques de partout dans le monde, ce doit avoir forcément exercé une influence sur ce qu'on fait, non ? Peut-être créerons-nous bientôt une nouvelle chanson de laquelle émergera un rythme samba, sans qu'on puisse y coller une explication rationnelle. Je suppose que « l'angle brésilien » se trouve dans notre inconscient.

« Nous aimons la musique, point. Tout ce qui nous touche finit par être une influence. »

« Nous aimons la musique, point. Tout ce qui nous touche finit par être une influence. En haut de la liste, je citerais Pavement, The Flaming Lips, New Order, Os Mutantes, Caetano Veloso, Gilberto Gil, Tom Zé, Jorge Ben Jor, Fela Kuti, toutes sortes de hip hop, LCD Soundsystem, Gang of Four, Godspeed You! Black Emperor, la pop suédoise des zéroties, la pop indie des années 90, etc. Plus récemment, l'afrobeat nigérian, les musiques caribéennes et des musiques électroniques un peu caricaturales se sont ajoutées à notre palette. »

Et pourquoi chanter en anglais dans un marché de cette taille où l'on parle le portugais brésilien ?

Arthur Britto répond par une question : « Pourquoi ne pas chanter en anglais ? Pourquoi ne pas chanter en roumain, tant qu'à y être ? Le portugais est une langue difficile pour faire couler les mots dans la mélodie. L'anglais est plus simple et plus facile d'usage pour une chanson. Nous chanterions en mandarin si nous convenions que cette langue est un meilleur matériau pour nos chansons. »

ARTS ET SPECTACLES **HUMOUR**

PHOTO IVANOH DEMERS, LA PRESSE

André Sauvé a longtemps cru que les métiers de la scène n'étaient pas pour lui. « Je croyais que les artistes et interprètes appartenaient à une caste à laquelle je n'aurais jamais accès. Comme un beau gros gâteau que tu regardes dans la vitrine tout en sachant que tu n'y auras pas droit. »

ANDRÉ SAUVÉ

UN MÉTIER DE FOU

Atteint d'anxiété chronique, André Sauvé n'aurait jamais dû monter sur scène, présenter son premier *one man show* ni se lancer dans une mégatournée. Pourtant, 200 spectacles plus tard, il est plus en forme que jamais, prêt à donner une série de supplémentaires au Théâtre Maisonneuve sans même angoisser… ou presque.

NATHALIE PETROWSKI

C'est un cliché de le dire et pourtant, c'est une grande vérité: tous ceux qui ont choisi de faire un métier de scène, qu'ils soient chanteurs, acteurs ou humoristes, sont toujours un peu fous. On ne peut pas faire un tel métier, se dépenser et se décarcasser tous les soirs devant des milliers de gens sans être un brin marteau. Ça, c'est dans le meilleur des cas. Dans le pire des cas, les artistes de la scène ne sont pas seulement fous à lier, ils sont un brin dérangés, voire complètement déséquilibrés.

André Sauvé, lui, est dans une catégorie à part, la folie étant la matière première de son spectacle. Reste que lorsqu'on le voit s'activer frénétiquement sur scène et marcher le long du précipice qui sépare la folie de la raison, on a l'impression qu'il pourrait y basculer à tout moment. De tous les humoristes québécois, André Sauvé me semble le plus susceptible de plonger pour de vrai dans la déraison.

C'est une des premières remarques que je lui lance dans le café du Plateau où l'on se rencontre. Il me regarde avec les deux grosses billes bleues de ses yeux, sourit timidement et acquiesce. « Cette possibilité de basculer, c'est sûr qu'elle est en moi. Depuis toujours. Non seulement la folie m'intéresse, mais elle s'intéresse à moi. Et c'est clair qu'il y a, chez moi, la curiosité d'aller voir de ce côté-là et la volonté de me compromettre là-dedans. La folie, j'en ai toujours eu peur, mais elle m'a aussi toujours fasciné. »

Voilà au moins une chose de réglée. André Sauvé ne fait pas que jouer au fou. Il pourrait sérieusement le devenir, mais ne retenez pas votre souffle: sachant cela de lui-même, André Sauvé a développé une série de mécanismes protecteurs et une hygiène de vie qui lui procurent un certain équilibre. Ajoutez à cela une trentaine de thérapies qu'il a suivies et qui ont fini, 25 000$ plus tard, par porter leurs fruits. Le résultat, c'est que dans la vie de tous les jours, André Sauvé est le plus posé et le plus raisonnable des gars.

Mauvaise orientation

Oubliez l'échevelé, confus, déjanté, verbomoteur rouleur de «r» qui partage la tribune de Marc Labrèche à *3600 secondes d'extase* toutes les semaines. Dès que les projecteurs s'éteignent, cet André-là disparaît. Surgit alors un type de 44 ans, timide mais avenant, qui a mis de longues années avant de savoir qui il était et ce qu'il ferait quand il serait grand. Il raconte d'ailleurs que si jamais il devait épouser une cause, ce serait celle des jeunes affligés de problèmes d'identité pour qui le suicide est parfois le seul recours. Il sait très bien de quoi il parle.

« Adolescent, je ne me reconnaissais dans rien de ce que faisaient les autres jeunes, ni dans les sports ni dans le *cruisage*. Mais surtout, je sentais qu'il y avait un paquet d'affaires en moi qui pourrissaient. L'orienteur n'a été d'aucun secours. Il m'a fait remplir un questionnaire et après avoir compilé les données, il m'a proposé quatre métiers pas rapport, dont militaire. Autant dire que c'est la dernière fois que je suis allé voir un orienteur. »

Pourtant, déjà à l'époque, André Sauvé savait faire rire les autres. Il avait compris que le rôle de clown lui permettait de socialiser modérément tout en lui évitant de se faire trop écoeurer par les durs du coin. Mais pourquoi n'est-il pas à ce moment-là entré dans la troupe de théâtre ou la ligue d'impro de son école ou de sa salle paroissiale?

« Le jeu m'attirait, mais je ne pensais pas qu'il y avait un chemin pour y parvenir. Je veux dire que, ne venant pas de ce milieu-là, je croyais que les artistes et interprètes appartenaient à une caste à laquelle je n'aurais jamais accès. Comme un beau gros gâteau que tu regardes dans la vitrine tout en sachant que tu n'y auras pas droit. »

Rien à son épreuve

À 18 ans, après un semestre anxiogène en sciences au cégep du Vieux Montréal, Sauvé a décidé de se pousser loin, très loin: l'Europe, l'Inde, Israël, n'importe où pour être ailleurs que chez lui. Parti pendant un an, il est revenu à Montréal pour mieux repartir, cette fois dans l'Ouest canadien où il a fait des vendanges et travaillé comme cueilleur de fruits.

« Quand je suis finalement revenu, j'étais content d'avoir vu le monde et d'être sorti de mon quotidien. En même temps, je me suis rendu compte que malgré les expériences accumulées, j'étais toujours avec lui: c'est-à-dire, moi. »

La quête s'est poursuivie au Centre de relation d'aide de Montréal (CRAM), où après une formation de plusieurs mois, il est devenu thérapeute. Ses explorations dans le monde de la croissance personnelle, tendance nouvel âge, n'ont pas cessé pour autant, lui fournissant sans qu'il le sache, une matière riche et abondante pour son premier spectacle.

Se rouler dans la boue, marcher sur des charbons ardents, jouer du tam-tam, garder le silence pendant dix jours avec des moines, méditer comme un malade, se muer en danseur classique indien, tâter de la massothérapie, se livrer à d'intenses séances chamaniques, rien n'était à l'épreuve d'André Sauvé. Rien sauf la psychanalyse, qui ne l'a jamais attiré et qui est à peu près la seule chose qu'il n'a pas essayée. La quête s'est poursuivie sans lui apporter de réelles réponses. Et puis au bout de huit ans au CRAM, la souffrance des autres a commencé à lui peser.

« Je suis une éponge. Je pogne toutes les bébittes et la douleur des autres. Dès qu'un de mes amis se mettait à ne pas filer, je ne voulais pas en entendre parler. Je n'étais plus capable d'endosser la souffrance des autres. Un jour, une dame m'a dit que j'avais une belle sensibilité. Je lui ai répondu: la voulez-vous? Je vous la donne! »

> **« Non seulement la folie m'intéresse, mais elle s'intéresse à moi. (…) La folie, j'en ai toujours eu peur, mais elle m'a aussi toujours fasciné. »**

Nouvelle vie

Tout a basculé le jour où Sauvé à accepter de se prêter à une gageure lancée par un ami. La version conte de fées, c'est qu'il est allé à Dégelis, dans le Bas-Saint-Laurent, pour participer à un obscur concours d'humour dont Judi Richards était la marraine. Deschamps était dans la salle et a craqué quand il l'a entendu déconstruire avec une fougue maniaque et névrotique le poème *Soir d'hiver* de Nelligan, numéro qu'il fait aujourd'hui en spectacle. Cinq minutes plus tard, il avait un agent et un passeur officiel en la personne de Deschamps.

La vraie version, c'est qu'après des années d'errance et plusieurs mois de dépression, Sauvé avait compris qu'il fallait qu'il fasse un geste pour ne pas sombrer.

« Je savais d'instinct en envoyant mon formulaire que j'étais en train de poser le premier geste d'une nouvelle vie. J'avais 38 ans, le gâteau était prêt. Il fallait qu'il sorte du four sinon il brûlait. »

Évidemment, se lancer dans la fosse aux lions de la scène, quand on est un timide, discret et solitaire est un pari psychologique risqué. Sauvé a raconté à plusieurs journalistes qu'au début, l'anxiété qu'il ressentait en spectacle était telle qu'elle bouffait le peu de plaisir qu'il aurait pu y prendre. Aujourd'hui, après une tournée de près de deux ans et 200 spectacles, il a apprivoisé la bête tout en restant lucide.

« Se retrouver sur une scène devant plein de monde, c'est violent. C'est violent avant, pendant et après, surtout si t'es un gars gêné qui n'aime pas s'exposer. Après un *show*, il me faut une tonne de silence pour compenser, mais en même temps, j'ai besoin de créer, besoin de prendre la parole et je sais très bien que s'il n'y avait pas eu la scène dans ma vie, je ne sais pas ce que je serais devenu. »

Mardi, André Sauvé reviendra sur la scène du Théâtre Maisonneuve avec ses névroses, ses séances absurdes de *chairlifting*, ses magnifiques crises d'angoisse à l'épicerie et son Nelligan délirant. Tout ce qui l'inquiète dans la vie reviendra le relancer sur scène et, pour une fois, ça ne le rendra pas fou.

André Sauvé, du 27 avril au 1er maiau Théâtre Maisonneuve de la Place des Arts.